



442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N°90



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE

☎ (33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER
HOLY CURSE

ELWIN (Bad Siam Cat)
Thomas CLEMENT (Bédé-News)

L'équipe du festival BULLES ZIK
TOMA & LIPSTICK VIBRATORS

BERNADETTE (Gee Strings)
CHUCK NORRIS EXPERIMENT

LUTZ VEGAS & V8 WANKERS
TEXAS TERRI

LAURENT & le BARATIN DE LA JOIE
RADIO MAQUIS

NASTY SAMY & Simon CHAINSAW
STEFAN (No Balls Records)

SPERMICIDE (bientôt l'album les gars, yes !!!)
Edouard NENEZ & MARSU

Anne & David DUEZ
IVAN & NERVOUS SHAKES

RASCAL
WARUM JOE

JAY, la ROLLER ASSO et l'équipe du COSMIC TRIP
BIGGY & OLIVIER

QUENTIN & RAMDAMNED
Guillaume CIRCUS

Philippe MARIE & HARD-ONS
PEUK & CHYCHAT (Dies Irae)

BEUSSE (PYHC)
Frank MARGERIN & LORD FESTER

NATHALIE (Ligne 7)
Olivier PORTNOI (Dead Pop Club)

JULIEN/CDM (Beef Paradise)
Fred ALPI

Patrice LAPEROUSE
LUC (Whodunit)

Keith GRAVE (Dagger Records)
Lucas TROUBLE

RIP : Pierre BIANCIOTTO, Peter FALK, Matthieu BIERNE,
Calvin RUSSELL

Vendredi 15 juillet 2011 - 22:18:13 (Gotham time)

DEATH OR GLORY : Démo 2010 (CDEP autoproduit - <http://www.deathorglory.fr/>)

Premier effort studio d'un tout nouveau groupe rennais, Death Or Glory, qui s'inscrit définitivement dans une mouvance punk-rock militante et engagée. Si le groupe est tout jeune, les 3 lascars qui le composent, eux, ne semblent pas nés du dernier crachin, ce qui explique que leurs 5 titres affichent une dextérité franche et solide, et un savoir-faire direct et pugnace. Si vous vous êtes toujours demandé ce qu'aurait fait le Clash s'il avait survécu et s'il ne s'était pas lancé dans les aventures sonores que l'on connaît, bref s'il était resté ce groupe de branleurs punks politiquement tranchés, peut-être aurait-il ressemblé à ces Death Or Glory, osons la comparaison, ou alors osons celle avec Red London, ou, plus près de nous, Inner Terrestrials ("Laid down"), ça ne mange pas de brioche, et ça reste finalement assez proche du ressenti. Influences anglaises, urgence du propos (guère plus de 2 minutes par morceau), et précision du riff, vous pouvez y aller les yeux fermés (mais pas les oreilles).

PHALANGES METALLIQUES : EP (EP, Karameikos - <http://patkarameikos.free.fr>)

Que voilà un bel objet ! Parce qu'avant de le poser sur la platine, faut bien le déballer, et donc admirer la pochette dépliantée sérigraphiée recto-verso en forme de double poster sur papier kraft. Woah ! Y a pas à tortiller, ça en jette ! Mais bon, le plumage c'est bien beau, un disque, c'est quand même pour le ramage qu'on s'y intéresse à la base. Et de ce côté là aussi ça envoie le bois avec un hardcore délicatement métallisé (bah oui, c'est dit dans le nom) et finement forgé dans un haut-fourneau pas encore désaffecté. Un gros son, ample et fourni, dense et égrillard, bourrin et rentre-dedans (y a un titre qui s'appelle "Véner", c'est pas pour rien). Les gonzes se permettent même une reprise des Butthole Surfers ("Goofy's concern") et là je dis : respect !



RADIO MAQUIS : Paradoxes populaires du monde moderne et aphorismes divers sur le thème de l'apocalypse (Maxi SP/CDS, Fight Or Flight Records/Hoborec Records/Brain Ache Records)

En cherchant bien on doit sûrement pouvoir reprocher 2-3 bricoles aux limougeauds de Radio Maquis, après tout ce ne sont que des hommes, mais un truc est à mettre à leur crédit c'est leur volonté de toujours avancer, de toujours expérimenter, de toujours faire évoluer leur musique, de toujours se remettre en question, là où d'autres se contenteraient de se lover dans un conformisme douillet. Pas de ça chez Radio Maquis. On en avait déjà eu un avant-goût fin 2010 avec un EP (téléchargeable sur leur site), "Black tape # 1", pour lequel ils avaient demandé à 4 collectifs électro de remixer à leur sauce les 2 titres que le groupe avait enregistrés peu de temps auparavant pour les besoins d'un split EP partagé avec Myciaa. Déjà on aurait dû se douter de quelque chose. Aujourd'hui le groupe va encore plus loin avec ce nouveau projet, casse-gueule s'il en est, à savoir un maxi mono-titre, limité à 300 exemplaires, en vinyl blanc. Mais, tenez-vous bien, ce maxi ne propose pas, comme on aurait pu s'y attendre, quelques nouveaux morceaux de Radio Maquis, jetés en pâture sur un support qui revient en grâce, histoire de faire patienter les fans en attendant un futur prochain album. Non, pensez donc, ça aurait trop simple. Au lieu de ça le groupe nous balance un seul et unique titre, de 20 minutes et 12 secondes très

précisément. Ah ! J'en vois déjà qui soulèvent un sourcil interrogateur. Oui mes gaillards, c'est comme je vous le dis ! Un seul titre donc, dans lequel Radio Maquis réussit le tour de force de combiner toutes ses influences majeures, le hardcore, le screamo, l'électro, la post-noise, voire un chouïa de métal en fusion. Et le pire c'est que ça fonctionne à merveille. Là où on aurait pu se retrouver avec un galimatias chiant comme la mort (au mieux) ou complètement à côté de la plaque (au pire), on est confronté à un truc qui vous saute à la gorge dès la première note, et qui ne vous lâche qu'une fois le bras de votre platine relevé en fin de face, et les 20 minutes sont passées à une vitesse qui frise le mur du son. A chaque fois je me surprend à me dire que, non, c'est pas possible, ça ne peut pas faire ses 20 minutes chrono, c'est des craques, c'est pour frimer devant les copains qu'ils nous ont dit ça, tellement on en attend encore plus une fois le morceau fini. Oui, ces mecs là sont fins fous de nous avoir tartiné un machin pareil, mais il faut croire qu'ils savaient quand même où ils posaient les arpions pour avoir réussi à maîtriser un projet dans lequel n'importe qui d'autre se serait pris les pieds dans la moquette (avant de la fumer ?). On a beau l'écouter et le réécouter, on reste bluffé par la prouesse technique et musicale. Et on se demande ce qu'ils vont inventer la prochaine fois.

Le BARATIN DE LA JOIE : EP (CDEP autoproduit - www.lebaratindela joie.com)

Pour un groupe qui a déjà une poignée d'albums derrière lui (2 dans le cas du Baratin De La Joie), le EP est un format pratique pour faire savoir au monde qu'on est toujours là, et qu'on prépare quelque chose de plus consistant dans un avenir plus ou moins proche. Ici ça démarre façon comptine électro destroy ("T'es dans l'air du temps") et ça se termine en salutations distinguées bérurierement goguenardes ("Salut à toi les..."), tout en affichant une marque de fabrique électro-rock pregnante ("Hanté par la douleur") et de grandiloquentes exubérances électro-pop, chafouines et sautillantes ("Forget me"). Le Baratin De La Joie marie habilement les rythmiques appuyées, les riffs rock (malgré tout), les frisoillies électro et le chant passé au laminoir des effets crypto-spéléologues, le tout s'avérant finalement plutôt avenant, bien balancé, et largement au-dessus de tout soupçon (à noter des textes bien foutus et accrocheurs, ce qui n'est pas toujours facile avec le français). On reste en appui, et on attend de pied ferme un truc plus nourrissant que ce petit hors-d'oeuvre apéritif, même si, à l'instar de la soucoupe de cacahuètes, on a tendance à replonger dedans sans y prendre garde, comme par automatisme boulimique et réflexe pavlovien.

TEENAGE MIXTAPE : Everything's gonna be OK... (EP, Kicking Records - www.kickingrecords.com)

Teenage Mixtape, c'est un peu, pour faire bref, la version acoustique de Teenage Renegade. Exit la section rythmique de ces derniers pour ne garder que le couple formé par Nasty Samy (guitare acoustique) et Madame Nasty (chant) rejoint par une seconde guitare acoustique, tenue par Julien Oberson. Le répertoire étant essentiellement constitué de reprises sélectionnées chez les principaux acteurs de la scène punk-mélo-hardcore américaine. Sauf que, évidemment, le traitement acoustique en fait quasiment des oeuvres à part entières, comme on peut s'en rendre compte avec les 4 proposées ici, "I'll be around" d'Uncle Tupelo, "Last stop Tokyo" des Riverdales, "Waiting" de Green Day et "We" des Descendents. Impression rénovante amplifiée par l'apport d'un mellotron quand le besoin s'en fait sentir, voire de quelques parties de guitare électrique (quand même), mais plus comme on surligne le passage important d'un texte que pour se contenter d'un copier-coller qui n'apporterait rien de plus. Du coup, les accords en apesanteur des 2 acoustiques et le chant convaincant de Madame Nasty nous emmènent en voyage au coeur d'une americana qu'on n'aurait pas cru si évidente à l'écoute des versions originales, retrouvant la nonchalance des grands espaces et l'étirement du temps qui passe loin de tout.

MONDO GENERATOR : Hell comes to your heart (EP, No Balls Records - www.no-balls-records.com)

Annonçant le prochain album de Mondo Generator (qui portera d'ailleurs le même titre), ce EP marque, en quelque sorte, les retrouvailles entre Nick Oliveri et Josh Homme. Non pas que les 2 anciens acolytes des Queens Of The Stone Age soient de nouveau réunis au sein de ce nouveau Mondo Generator (Oliveri est toujours seul aux commandes), mais juste que ce EP, comme l'album à venir, a été enregistré dans le studio de Homme, ce qui marque quand même une évolution certaine dans les relations pour le moins tumultueuses entre les 2 hommes depuis une dizaine d'années. Musicalement, ce nouvel EP avance sur les traces bien balisées par le groupe depuis ses premiers enregistrements, à savoir une sorte

de stoner-punk un poil plus débridé que le stoner pur et dur à la QOTSA ou Kyuss grâce à l'apport d'influences punk qui ne sont pas sans rappeler les dézingueries à la Dwarves (d'ailleurs, le guitariste Marc Diamond, qui enregistre épisodiquement avec les Dwarves, fait quelques apparitions ici, tout comme la chanteuse des Tourettes, gang féminin salement disjoncté aussi, Michele Madden, qui vocalise sur "This isn't love").

MUSCLE CARS TELL NO LIES (EP, Cities On Flames Records/ La Clak)

Récemment remises au goût du jour grâce au "Boulevard de la mort" de Tarantino, les muscle cars, ces voitures américaines aux moteurs hypertrophiés des années 60 et 70 font définitivement partie de l'imagerie rock'n'roll, et ça ne date pas d'aujourd'hui puisque, dès la naissance du genre, les premiers pionniers claqueront souvent leurs premiers cachets dans des tires toutes plus luxueuses les unes que les autres, histoire d'oublier que tous venaient du lumpen prolétariat d'une société américaine pas avare en fractures sociales diverses et variées. Ils sont donc 4 groupes français à s'être associés, le temps d'un EP compilatoire, pour rendre hommage à ces grosses cylindrées qui fricoteront d'ailleurs souvent avec le côté sexe de la chose. Il est vrai que le va et vient d'un piston dans son cylindre ou les trépidations d'un moteur ne sont pas sans évoquer d'autres images beaucoup plus érotiques que celles d'une mécanique, aussi belle soit-elle. Et tous les 4 de mettre un point d'honneur à traiter d'un sujet qui, manifestement, leur tient à cœur, 3 d'entre eux allant jusqu'à prendre pour patronyme le nom de leur modèle favori : Plymouth Fury, Duster 71 (modèle de Plymouth, à ne pas confondre avec les défunts allemands de Duster 69, inspirés par ce même modèle, mais de 2 ans antérieur) et 455 SD (modèle de Pontiac). Le quatrième, Bad Siam Cat, se contente, lui, de célébrer en chanson la "Barracuda" (encore une Plymouth, décidément), ce qui n'est déjà pas si mal, évidemment, tandis que Plymouth Fury sont les seuls à faire coup double avec un morceau intitulé "Mercury 49" suffisamment explicite. Duster 71 proposent eux un "Seventeen" célébrant l'âge idéal de tout teenager américain, pouvant d'ores et déjà draguer au volant de sa voiture puisqu'on peut passer son permis à 16 ans aux USA, pendant que 455 SD évoquent "Pleasant Valley", archétype du plan vacances où tout peut arriver (des Pleasant Valley, aux USA et au Canada, c'est comme des Springfield, y en a partout). Et pour mieux appuyer leur propos les 4 groupes donnent dans un high-energy-power-rock'n'roll apte à retranscrire les émotions ressenties au volant de ces monstres de la route. On verrait mal des néo-folkeux ou des psyché-progs vanter les mérites d'engins capables de vous faire grimper aux rideaux d'un seul coup d'accélérateur rageur, tel un orgasme ravageur.



UN DOLOR : Banco (CDEP, Kicking Records)

Diantre, personnellement le groupe poitevin Un Dolor m'avait laissé sur le bord de la route en 1995 avec leur album "Muddy brains", aussi quelle ne fut pas ma surprise de recevoir ce petit disque sans prétention... pour célébrer leur vingtième anniversaire. Faut dire quand même que le gang s'est offert une méga pause de plusieurs années, ce qui explique ce silence radio de plus de 15 ans. Le pire c'est que les mecs reviennent aux affaires comme s'ils n'avaient jamais lâché grattes et baguettes, ces 4 titres fleurant bon le même

power-hardcore pour lequel on aurait, à l'époque, vendu père, mère et grand-mère (quoique, non, peut-être pas mamy quand même, elle seule savait faire la tarte aux pommes qu'on affectionnait tant), 4 titres intenses et magnétiques, plombés et riches de bruit et de fureur. C'est bien simple, c'est comme s'ils étaient encore 20 ans alors que, hein, si vous n'êtes pas trop nuls en arithmétique, vous avez vite fait les comptes. Auraient-ils découvert l'élixir de jouvence, celui qui, mieux que de vous effacer les rides ne vous les fait même pas apparaître, mieux que le Botox quoi ? Les guitares d'Un Dolor sont toujours aussi puissantes, comme si elles étaient issues d'un croisement entre le heavy metal des 70's et la noise des 90's, avec une touche de rock'n'roll 80's, tendance australo-américaine, ou Blue Oyster Cult meet Hard-Ons avec Motörhead pour tenir la chandelle et se rincer l'oeil. "Banco" qu'ils disent ! "Tenu" qu'on serait tentés de leur répondre ! Et d'en reprendre pour 20 pages au passage, on a connu pire comme condamnation.

HOUND DOG RECORDS (EP, Hound Dog Records)

Après une poignée de productions soignées et classieuses (dont 4 split 25 cm avec des gens comme Jancee Pornick Casino ou King Automatic), le label lorrain Hound Dog Records poursuit sa politique discographique atypique avec cette compilation sous forme de EP vinyl. Et il n'y a que du bon au programme, avec 4 facettes d'une certaine idée du rock'n'roll célébrant le meilleur ami de l'homme, nom du label oblige. Jack Cat and the Devils ouvrent les hostilités avec un rockabilly un tantinet pervers, "Dog in lingerie", qui prouve que, finalement, chiens et chats ne s'entendent pas aussi mal qu'on veut bien nous le faire croire. Suit Chicken Diamond, un one man band au blues rugueux et abrasif, et un "Freak dog show" à faire flipper tous les chienchiens à leur mémère de la planète. Puis c'est le tour du groupe maison, Mr. Gerrymanders (ils étaient déjà sur un split 25 cm avec the Drapes, et ont sorti leur premier album, "Surf vendetta", sur Hound Dog), avec un surf physique de circonstance, "Beach dog fight", qui rapproche d'un coup de médiateur la Lorraine de l'océan (de toute façon les français sont nuls en géographie, c'est bien connu, ils ne s'apercevront de rien). Et pour clore l'aventure, the Marlones (eux aussi sont de vieilles connaissances puisqu'ils partageaient le split de Jancee Pornick Casino), et un "Sons of the dogs" proposant une sorte de heavy garage graisseux à souhait, tout en fuzz et en punch.

FANZINES

Sin Fronteras ni banderas, petit frère du fanzine **Mononoke**, en est à son 9ème numéro, et est exclusivement composé de chroniques de disques. 43 ici (je les ai comptées) sur les 4 pages A4 de la newsletter. Du CD, du EP, du LP, et même de la K7, y a tous les formats, pour des chroniques essentiellement punk, hardcore, crust, emo, voire même hip-hop, et des groupes qui viennent de tout autour du monde. C'est pointu de chez pointu, on sent que David (également maître d'oeuvre du label Kawaii Records) aime passionnément cette scène, et aime à faire partager ses goûts en la matière. Après, je ne garantis pas que vous pourrez trouver facilement tous ces disques, mais, au moins, vous saurez qu'ils existent, à vous de vous débrouiller pour le reste.

www.kawaiirecords.com *** Et on retrouve ce même David au sommaire du numéro 2 de **Ligne 7**. Son interview s'étale sur 12 pages, soit la moitié du zine. Intéressante, au demeurant, la dite interview. Quant à Ligne 7, sa rédactrice en chef, Nathalie, le qualifie elle-même de "véganarchaféministe D.I.Y. sans prétention", le ton est donné. Pour compléter le sommaire, vous aurez la copie d'un texte sur le mouvement pour la libération animale, ainsi qu'un autre intitulé "Ce qu'il y a de politique dans la contrainte à l'hétérosexualité", et des chroniques de films, zines ou mangas. Vous trouverez également une brouettée d'adresses internet pour approfondir quelques-uns de sujets de prédilection du zine. 28 pages A5 à prix libre. <http://ligne7.hautetfort.com> ***

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

The FLESHTONES : Brooklyn sound solution (CD, Yep Roc Records - yeproc.com)

The FLESHTONES : Bite of my soul (SP, Yep Roc Records)

Nous sommes tous d'accord, un nouvel album des Fleshtones est toujours un événement, et ça fait 35 ans que ça dure, ce qui n'est pas rien avouons-le. Mais celui-ci est un peu plus particulier que les autres puisque, pour la première fois sur toute la longueur d'un album, les Fleshtones ont coopté une sorte de 5ème membre, et pas n'importe qui puisque, sur les 12 plages de ce disque, on peut entendre, en sus des riffs acérés de Keith Streng, la guitare de Lenny Kaye. Oui, comme je vous le dis. Notez bien que retrouver accompagnant l'un des meilleurs groupes de la scène garage actuelle (au sens très large du terme) l'initiateur de la compil "Nuggets", compil qui a donné le goût de la redécouverte de la scène garage sixties à toute une génération de jeunes musiciens américains, dont les Fleshtones eux-mêmes, procède d'une logique évidente. Ce sont donc ces 2 guitaristes zélés qui soutiennent cet album des Fleshtones, et on peut largement se repaître de leurs jeux complémentaires puisque les 2/3 de l'album est composé d'instrumentaux (du coup c'est ce pauvre Zaremba qui en pâtit un peu). Comme d'habitude ce disque se promène allégrement sur tous les chemins de traverse du garage, du rock'n'roll et du rhythm'n'beat, ouvrant sur une version surfisante de "Comin' home baby" des Peddlers, enchaînant avec une version fort groovy du "I wish you would" de Billy Boy Arnold (bien loin en tout cas de la furia beat'n'soul des Yardbirds), puis avec une version instrumentale du "Day tripper" des Beatles, en une trilogie impeccable de feeling et implacable de résurgence sixties. Le reste est à l'avenant avec, au hasard, 2 versions du "You give me nothing to go on" de Ted Taylor, une instrumentale et une vocale, cette dernière lorgnant salacement vers les riffs puissants du MC5, "Solution # 1", instrumental signé Keith Streng qui résonne d'une partie d'orgue à faire se damner n'importe quel addict du garage à clavier, et son pendant, "Solution # 2", signé Zaremba, qui voit se mêler orgue, guitares et sax (tenu par Steve Greenfield) en une débauche rhythm'n'beat digne de la folie ambiante millésimée 1965, "Back beat # 1" (reprise des Rondels), encore un instrumental extirpé de quelque jungle urbaine avec son beat percussif et jouissif et ses guitares incisives, ou encore le "Lost on Xandu" signé Lenny Kaye (ben oui, il n'est pas là pour rien), aux délicieuses guitares psyché-punk, et lui aussi instrumental, décidément. On notera, en complément de l'album lui-même, plusieurs choses. A commencer par les noms de Ivan Julian (Voidoids) officiant derrière la console, Matt Verta-Ray (Speedball Baby, Heavy Trash) en inspirateur dévoué et Dave Faulkner (Hoodoo Gurus) en choriste de luxe. Mais aussi, dans un tirage limité de ce disque, un DVD additionnel qui propose un documentaire d'une heure sur l'histoire des Fleshtones, avec de nombreuses images d'archive, des interviews des différents membres du groupe (passé et présent), et des témoignages de quelques intervenants triés sur le volet, passionnant et indispensable à la bonne compréhension du phénomène Fleshtones. Enfin un single vient, comme la cerise sur le traditionnel gâteau, remettre Peter Zaremba à sa place puisque c'est lui qui en signe les 2 titres, "Bite of my soul" sur la face A, extrait de l'album, et morceau typique des Fleshtones avec son beat "super-rock", et, surtout, "Remember the Ramones" en face B, titre qui, non content de rendre hommage aux faux-frères new-yorkais (et les 2 groupes, originaires de la même ville, étaient évidemment très proches humainement parlant), est écrit "à la manière" des Ramones, pop-punk frais et roboratif, avec cette façon de dérouler ses 2 accords en une accorte et mutine mélodie addictive, un exercice de style qui a dû beaucoup amuser tout notre petit monde, tant à l'écrire qu'à l'enregistrer.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, de 18h30 à 21h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe.

Vous pouvez aussi écouter l'émission sur Internet via le site : <http://www.triagefm.fr>

Ne manquez pas également, de 21h à minuit, le "Best of 442ème Rue". Stay tuned.



The HOLY CURSE : Take it as it comes (CD, Turborock Records)

Après plus de 15 ans passés à tenter de convertir les masses aux bienfaits d'un rock'n'roll convergeant, depuis Detroit, Sydney/Melbourne ou Stockholm, vers les arrondissements les plus orientaux de Paris, Holy Curse (le "the" vient d'être fraîchement rajouté à leur nom) s'est fait plus que discret en 2010. A leur décharge, les projets parallèles se sont multipliés, ceci expliquant cela. Polo, désormais installé à Marseille, avec Irritons, Gooloo, établi lui à Orléans, avec Twister Cover, Vinz, titulaire de la basse au sein de Dimi Dero Inc. (qui vient malheureusement de jeter l'éponge) et 3 Headed Dog, et Eric qui vient de (re)découvrir les joies de la radiophonie sans fil sur Aligre FM. Avec tout ça, le temps manquait pour s'occuper de Holy Curse. Mais comme les hommes en noir ne voulaient pas non plus partir comme ça, sans rien dire, en catimini, presque comme des voleurs, ils ont décidé de nous offrir un dernier album, accompagné d'une dernière tournée. Tournée qui s'est étalée de mi mai à mi juin 2011, et où je les aurai vus pas moins de 3 fois, histoire de faire le plein de derniers souvenirs pour un groupe qui aura été intègre du début à la fin, de vrais gentlemen du rock'n'roll à haute énergie. Et donc ce dernier 6 titres pour refermer avec classe et élégance une porte qu'on regardera toujours avec un brin de nostalgie en se réécoutant les disques dans les années à venir. 6 titres seulement pourrait-on dire, mais 6 titres qui poursuivent l'aventure Holy Curse avec la même flamboyance, la même verve électrique, la même foi en une musique qui, dès lors qu'on s'en est amouraché, ne vous lâche plus de toute votre vie. Ces 6 titres datent de 2009, sont évidemment inédits, et ont été mis en boîte à Paris (après les pèlerinages américains et australiens de "Feed the dogs", l'opus précédent, retour au bercail donc), sous la houlette de Mister Rob Younger himself (Radio Birdman, New Christs), ce qui fait que, finalement, la patte australienne reste de mise. Alternant mélodies appuyées ("Johnny's day (it wasn't)") aussi bien que tempos ralentis ("Man with the heavy hand", "No way out there"), Holy Curse nous offrent un résumé parfait de ce que fut leur carrière, marquée de manière indélébile par ce rock'n'roll charnu et torride issu des creusets les plus urbains de la planète (sur la tournée ils reprirent le Sonic's Rendez Vous Band par exemple). On notera enfin la sobre mais ô combien efficace pochette de ce disque, directement référencée fin 70's début 80's, comme pour mieux baliser un chemin pourtant peu dissimulé sous d'improbables faux semblants. Une page vient donc de se tourner, sur un livre qui s'est néanmoins fini sans heurt ni psychodrame, mais avec coeur et sincérité. Chapeau bas messieurs, et à bientôt pour d'autres aventures, n'en doutons pas.

SONIC ANGELS : Don't mess with the angels (LP, Speed Records/Lola Product - <http://garagepunk.ning.com/profile/sonicangels>)

Le système D (D pour "Do it yourself" évidemment) a encore de beaux jours devant lui, c'est en tout cas le seul credo jamais développé par les Sonic Angels depuis que le groupe s'est créé en 2004. C'est le credo qui sous-tend encore aujourd'hui leurs activités (groupe, label, organisation de concerts, et, depuis peu, édition de bouquins), ce qui ne les empêche pas d'être hyper actifs sur la scène montpelliéraine, comme en témoigne ce troisième album. Un album enregistré à la maison, dans leur fief du Subsonic (seul le deuxième a dérogé à cette règle, ayant été mis en boîte en Espagne), avec du matériel analogique explicitement frappé de l'estampille 60's, en 8 pistes. Pas besoin d'autre chose pour un groupe qui, depuis le début, revendique avec fierté ses racines garage-rock'n'roll, même si celles-ci peuvent couvrir un spectre de 3 décennies (des 60's aux 80's) sans perdre une seule once d'authenticité et de sincérité. Il est clair à l'écoute de ce nouvel album que tout ce matos vintage est en parfaite adéquation avec le son que voulaient les Sonic Angels, un son volontairement un peu crade mais chaleureux, débordant des marges et charnel, à des années-lumière des numérisations impersonnelles mais plutôt organique et attachant. La voix est traitée comme si elle venait du fond de la cuisine, les dynamiques sont embrouillées comme si le studio était ouvert plein ciel sur les brumes londoniennes, les guitares sont grassouillettes ou vaguement wah-wahisées, les compos sont définitivement millésimées (l'entêtant "Play loud", le sprintant "Another reason", le punchy "Not a crime", le psychédélique "Sixties and seventies", histoire de ne prendre personne au dépourvu), et le tout nous ramène au bon vieux temps du vinyl, ce qui tombe bien puisque c'est dans ce format exclusif que paraît cet album. La boucle temporelle est donc magistralement bouclée, et ravira tous les adeptes de musique sensuelle et vivante.

OZ ONE : At your own risk ! (CD, Craze Records/Farma Records)

Oz One n'est pas de ces groupes qui, à peine créés, et parfois hélas ! loin d'être prêts, se dépêchent de courir en studio enregistrer ce qu'ils estiment être le futur du rock'n'roll, à savoir cet indispensable album qui, bien sûr, va révolutionner le paysage musical des 100 prochaines années. Non, Oz One, eux, ont préféré faire leurs classes à l'ancienne, sur scène, bouffant du kilomètre et du taboulé à la tonne, testant tous les types de parquets imaginables (avec parfois option linoléum), carburant au café de distributeur d'autoroute, et pouvant sans vergogne vous citer de mémoire les couleurs des panneaux de signalisation routière de pratiquement tous les pays européens. C'est à ça qu'on voit les mecs qui en veulent vraiment, et pour en vouloir, Oz One, ils en veulent. Ainsi donc ce "At your own risk !", après 10 ans de ce régime bituminé, n'est que le premier album de leur courte discographie (seulement précédé par 2 EP, et encore, sortis respectivement en 2008 et 2009, donc pas vraiment dans la précipitation non plus). Etonnez-vous après ça que les mécréants soient capables de nous balancer 14 titres de ska-punk tirés au cordeau, calibrés comme une bastos de Magnum, sculptés comme un linteau de cathédrale, ciselés comme un diamant bleu, affûtés comme une lame de katana. Y a pas à dire, l'expérience ça paye. Faisant le grand écart entre le ska-punk le plus débridé et le reggae le plus skankant, Oz One fait claquer les riffs de guitares, fait pulser les rythmiques syncopées, faire reluire les cuivres et s'autorise même à enjoliver tout ça d'un accordéon qui prend allègrement la place du mélodica pratiqué habituellement. Du coup, le passage d'un style à l'autre, d'une nuance à l'autre, d'un beat à l'autre, rend l'audition de ce disque tout sauf lénifiante (autant, par exemple, j'apprécie le ska, punk ou pas, autant le reggae "blanc", c'est-à-dire non jamaïcain, ou, à l'extrême, anglais, à tendance à me faire chier, car traité de manière trop babos, et donc loin des préoccupations urbaines des origines caribéennes). Ainsi, faire suivre un "Sweet vibration" plutôt reggae par un "Boobies" salement ska-punk (et plutôt salace au demeurant, ce qui ne gêne rien), puis par un "Black bus" ska pur jus, limite two-tone, tient autant de l'exercice de style que d'une volonté de démontrer que le groupe en a sous la pédale et peut sans faillir nous faire le catalogue complet des rythmes skankants. Les groupes avec qui ils ont partagé la scène ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, puisque l'on peut ici trouver quelques invités qui s'en donnent à cœur joie sur un "At your own risk !" final qui voit donc Oz One rejoint pas des membres de Reel Big Fish, de Madness et des Ruts, excusez du peu, qui ne seraient sûrement pas venus faire de la figuration si le groupe n'en valait pas la peine.

POUTRELLES FEVER : On est où là !? (CD autoproduit - <http://www.poutrellesfever.com>)

Les Poutrelles Fever nous la jouent anachroniques en diable avec leur rock'n'roll swing qui emprunte autant au Brian Setzer Orchestra qu'aux Squirrel Nut Zippers, avec d'insistantes oeillades, pour les textes en français, aux French Lovers ou aux VRP. Quoi qu'il en soit on n'a pas l'habitude d'entendre ces rythmes syncopés et ces riffs fortement cuivrés sous nos riantes latitudes, la spécialité est plutôt américaine, d'où le coup de chapeau que l'on peut tirer au groupe pour oser franciser la chose, avec des pointes jive, des queues rhythm'n'blues, des avancées jazzy, voire des protubérances ska énergisantes. Certes, chez les Poutrelles Fever on ratisse assez large, mais on sait aussi mixer tout ça avec clairvoyance et en rendre toute la chatoyance, la brillance et le scintillement. Les chansons des Poutrelles Fever sont entraînantes et dansantes, contagieuses et expansives, drôles et ironiques, jouissives et fringantes. Et qu'on ne se méprenne pas sur tout ce foutoir cuivré, on est bien loin du trip "festif" si nauséux chez d'autres, c'est bien de rock'n'roll dont il s'agit ici, pas de variété mal déguisée. Souhaitons juste que le groupe garde intacte sa foi rock'n'roll, et qu'il ne se laisse pas aller à la facilité. Pour l'instant, avec ce premier album, on est plutôt bien armé.

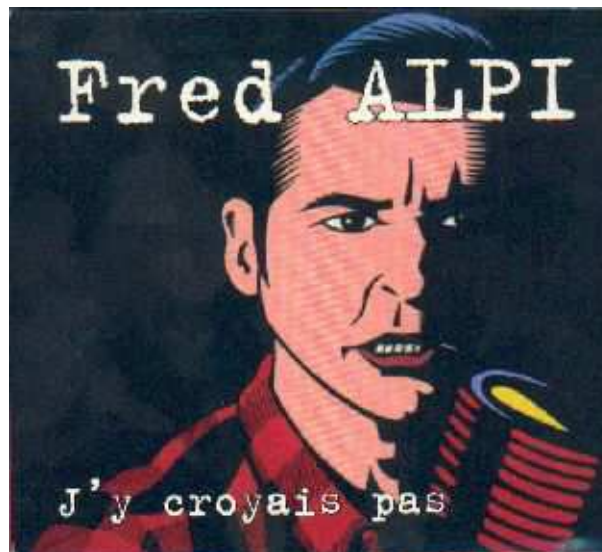
ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

Fred ALPI : J'y croyais pas (CD, Nidstang - www.fredalpi.com)

Mitch BONES : Kiss me or kill me (CD, Turborock Records)

Y a pas à tortiller, l'acoustique nous impose fraîcheur, instantanéité et spontanéité sous-tendues par une simplicité (apparente) qui se traduit en accords ouverts, en mélodies transcendées, en technicité épurée, et qui nous ramène à un univers sans frime ni démesure. C'est ainsi que Fred Alpi nous propose son deuxième album unplugged (et son quatrième au total) avec ce "J'y croyais pas" pour le moins gouleyant. Du moins, acoustique, c'est surtout pour l'ambiance générale du truc, car, comme sur le précédent, son acolyte Gilles Fegeant, lui, est le plus souvent branché sur la prise la plus proche. Du coup, le numéro de duettistes de nos deux lascars se présente comme les deux visages d'un histrion capable de nous faire passer d'une émotion acoustique à une éulsion électrique avec l'assurance de nous embarquer dans un voyage musical où chaque chanson palpite d'une vie propre et autonome. Si Fred Alpi, à l'acoustique, pose les bases de ses mélodies fortes et intenses (issues de ses racines punks, quelque part), Gilles Fegeant, souvent en électrique donc (mais pouvant aussi s'activer sur un dobro taquin), tisse les décors mouvants servant d'illustration sonore aux textes, à la sémantique recherchée et acérée, empreints des prises de position sociétales et politiques d'un activiste toujours fortement impliqué dans les mouvements anarchistes, libertaires, alternatifs et internationalistes. Même s'il peut chanter l'amour ("J'y croyais pas"), Fred Alpi se penche aussi et surtout sur l'univers carcéral ("Surveiller et punir", "C.R.I.S.T.I.N.A."), le formatage social ("C'est pour ton bien", "Etranges abysses"), les dérives politico-financières ("Entre Vichy et Las Vegas", "Le fric, la frime, la cocaïne"), sans oublier son obsession pour Joe Hill (chanteur et syndicaliste suédois émigré aux USA et exécuté dans l'Utah pour un meurtre dont personne n'a jamais pu prouver qu'il l'avait commis), au centre de 3 des chansons de l'album (chantées en anglais, en allemand, et en suédois). Notons, comme d'habitude avec les albums de Fred Alpi, un graphisme attirant, où dominent le noir et le rouge (on est libertaire ou on ne l'est pas), et où chaque chanson est illustrée d'un dessin de Thierry Guitard. Imparable.



Mitch Bones est avant tout connu pour être le chanteur-guitariste des Lazybones, méchant combo punk'n'roll qui provoque quelques redoutables raz de marée du côté du Vieux Port. Pour son premier album (mini, l'album, avec ses 9 titres et ses 20 minutes on est loin de la logorrhée verbale d'un Dylan, mais néanmoins solide et costaud) le gars Mitch a donc décidé de s'enfermer tout seul avec sa guitare sèche dans un studio marseillais et d'y coucher sur bande des chansons qui, manifestement, ne convenaient guère aux éjaculations électriques de son groupe. Des chansons qui affichent ouvertement leurs influences américaines, et qui renvoient notre Mitch Bones à ses humanités appalachiennes, texanes ou new-yorkaises, selon les humeurs, avec, en prime, quelques belles interventions d'harmonica, histoire de varier les plaisirs folks. Entre cow-boy songs fétichistes, protest-songs décharnées et folk-songs joyales, notre homme Mitch a plus d'une arme secrète dans la botte, et plus d'une grille d'accords au bout du médiator. A écouter pour souffler un peu après une dure journée de labeur.

SPEEDBALL : Songs of defeat (CD, Don't Trust The Hype/Oni Red Chords/Craze Records)

Les bretons de Speedball ont décidé de poursuivre leurs activités discographiques dans le format (presque) court (voir chronique de leur premier EP dans le précédent numéro). Et dès la première note, dès la première nano-seconde ça avoine dru, ça cogne velu, ça charcle sévère. Qu'on se le dise, Speedball n'ont pas encore décidé de ralentir le tempo, à part sur un court instrumental, sans titre, qui sert plus ou moins d'introduction, en milieu de disque, à un "Unsatisfied" qui nous confirme que les lascars sont légèrement vénères... comme un peu tout le monde en ce moment vous me direz, sauf que tout le monde ne le dit pas à coups d'accords rageurs et de vocalises gutturales, Speedball si !. Et pour qu'il n'y ait pas d'équivoque dans votre esprit largement houblonné ils annoncent même la couleur du bouzin dès le morceau d'ouverture, "HXC test". Oui ma brave dame, c'est bien de hardcore dont il s'agit, aucun doute là-dessus, toutes guitares au vent (syndrome Fukushima ?) et tous riffs dehors, sans parler des quenottes de tout ce petit monde toutes prêtes à bouffer ce qui passera à portée et qui n'aura pas l'heur de satisfaire aux exigences d'intégrité de la petite bande. Pas déconner non plus ! Un hardcore que Speedball s'arrache direct des tripes, voire de plus profond comme le laisse supposer le cliché ionisé des cervicales élégamment crénelées qui illustrent la jaquette du disque, c'est tout juste si l'on ne se retrouve pas en plein coeur de la moëlle épinière de celui (ou celle, à cette distance on ne fait pas bien la différence) qui a bien voulu se laisser irradier l'hypothalamus pour faire plaisir au copain de la soeur de son beau-frère au troisième degré (où l'on apprend, conséquemment, que les gusses ont aussi le sens de la famille et de l'amitié, si c'est pas beau tout ça). Bon, je déconne, je déconne, mais le temps d'écrire cette petite chronique et le disque est déjà fini (bonus track caché et acoustique compris). Je vous laisse, faut que j'aille me le remettre.

BOMBARDIERS : Saraba nakama (LP+CD, Une Vie Pour Rien - www.uvpr.fr)

C'est pas qu'il y ait urgence, non, mais ça n'empêche pas les Bombardiers de balancer leurs petites bombinettes oi-punk à tout va depuis un lustre qu'ils existent. "Saraba nakama" est leur deuxième album (série en cours), et se balade carrément tant les gonzes maîtrisent leur sujet. Les 11 titres sont autant d'hymnes qui se retiennent aussi facilement qu'un banal 2+2, affolant des mélodies scandées avec assurance et abnégation, alignant des mots qui, mis bout à bout, finissent par faire des textes plutôt bien tournés et convaincants, affutant accords de guitares acérés, choeurs hooligans viscéraux, et refrains excitants. Y a pas à dire, la oi des Bombardiers leur va comme une capette à un prolo, c'est bien simple, on me dirait qu'ils sont tombés dedans quand ils étaient petits que je n'en serais pas plus surpris que ça (alors que le coup d'Obélix, hein, avouez, franchement, vous y croyez vous ?). Et si vous voulez un peu de rab, jetez-vous goulument sur la version CD de cet album (pas de panique, les 2 sont vendus ensemble, vous n'aurez pas à casser votre tirelire) puisqu'y figurent 2 reprises, histoire de remettre les Bombardiers dans leur contexte historico-géographique punk. La première c'est "Semaine rouge", datant de la première démo des vétérans bordelais Camera Silens en 82, les 2 groupes venant de la même ville on se dit que ça ne peut pas être qu'un hasard, la seconde c'est une adaptation en français du "You decide" des new-yorkais the Templars (album "Omne datum optimum" en 1999), ce qui nous fait, finalement, une paire de références adéquates et idoines.

CHARGE 69 : Résistance électrique (CD, Combat Rock - www.combatrock.com)

Rien n'y fait, les musiciens ont beau défiler au sein du groupe messin (c'est pire que la relève de la garde un jour de mariage royal), Charge 69 est toujours là, debout, droit dans ses Docs, et plus vaillant que jamais. Dernière recrue en date, et pas des moindres, cette vieille branche de Vérole, qui, du coup, en plus des Cadavres (re-re-re-re) formés et d'Euroshima, voit son emploi du temps sérieusement s'embouteiller (sans compter le soutien financier à la SNCF qui ne manquera pas de s'ensuivre à force de prendre le TGV pour aller répéter avec ses nouveaux petits camarades de jeu). Vérole, son phrasé et son timbre de voix si caractéristiques (même un Beethoven en fin de carrière le reconnaîtrait au milieu d'un opéra wagnérien), se coule finalement plutôt bien dans le moule Charge 69. Le cahier des charges a dû

être strict, pas question de faire du Cadavres bis, Charge 69 existe depuis près de 20 ans maintenant, en se forgeant une indéniable identité, et c'est bien du Charge 69 qui s'étale sur les 16 titres de ce nouvel album, soit un punk-rock enragé, qui grogne et mord comme un pitbull sous EPO, qui glaviote et crachotte comme un volcan islandais scrofuleux, qui coup-d'boule et coup-d'genoux comme un adepte du full-contact non protégé. Les titres s'enchaînent sans vous laisser une seconde de répit, avec une implacabilité qui ne laisse planer aucun doute quant à la volonté de tout ce petit monde de bloquer les potars sur 12 et de faire exploser tous les limiteurs de décibels qui auraient l'outrecuidance de vouloir les astreindre à plus de retenue. Tout ça magnifiquement illustré par la pochette de ce disque, une guitare en forme de grenade, qui résume bien l'état d'esprit qui préside à tout ce boucan. Coup de bol, la grenade en question n'est pas encore dégoupillée, contredisant de facto la déflagration sonore qui s'invite dès que retentit la première note. Si vous espérez voir toute cette canaillerie punk prendre sa retraite, c'est raté, vous allez vite déchanter. Ah ah ah !!!

YPERITE : Pogo in nitro (CD, Close Up)

A Verdun ou au Chemin Des Dames, quelque part du côté de 1917, dans les tranchées, on ne peut pas dire qu'on appréciait particulièrement l'ypérite, même avec son délicat parfum de moutarde (à part les poilus dijonnais ?). Près de 100 ans plus tard, les temps, les moeurs et les goûts ont changé, et Ypérite aurait plutôt tendance à nous faire frétiller des esgourdes, comme quoi il ne faut jamais jurer de rien en ce bas monde. D'accord l'Ypérite dont il est question ici n'a peut-être pas grand-chose à voir avec le gazage à grande échelle, il n'en occasionne pas moins des dommages collatéraux aux effets dévastateurs, du genre à se jeter sur la première poupée gonflable qui passe tel un DSK priapique sur un régiment de femmes de chambre, à se ruer sur un camion-citerne de Pastis tel un essaim de criquets pélerins sur un champ de millet, à fondre sur un bar-PMU et y jouer le 12 gagnant dans la troisième tel une rombière bagouée sur une rangée de bandits manchots au garde à vous, à bisouiller sa concierge acariâtre pour la Noël telle une nuée de politiciens en campagne à Trifouillis les Oies ou à Clapier sous Melun. Eh oui, c'est la grande force d'Ypérite de nous pousser à faire tout un tas de conneries avec son street-punk percutant et ses textes uppercut. J'ai beau chercher le message subliminal là-dedans, je ne le trouve pas, ils attaquent direct au cortex et font passer leur discours à grands coups de trépanation sans anesthésie. J'en connais qui vont y laisser leurs neurones s'ils ont la faiblesse de trop écouter le bazar. C'est le grand danger du punk, on devient vite accro si on ne fait pas gaffe, comme de mettre le doigt dans le pot de Nutella (format familial bien sûr) et de s'apercevoir qu'on l'a fini sans même s'en être rendu compte (du moins jusqu'à la crise de foie qui ne manquera pas de nous ramener à la triste réalité). Putain non, Ypérite c'est pas du second degré, c'est pas de la poésie éthérée, c'est pas le prochain Goncourt, c'est pas le Nobel de musique, mais bordel qu'est-ce que ça avoine quand ça mouline du riff amphétaminé et que ça trousse de l'alexandrin de comptoir. Du pogo et de la nitro, dans les tranchées ils en auraient eu bien besoin pour faire passer le goût de la moutarde chimique, z'ont juste eu moins de bol que nous.



ANTIBODIES : Live fast, die old school (CD, Patac Records)

Gaffe ! Les bostoniens d'Antibodies ne risquent pas de concourir pour le titre d'Apollon du campus ou de jeune premier du collège. Antibodies, la quarantaine bedonnante et bien sonnée, ont tout du gang suburbain élevé au combat de rue, au maquillage de tire volée, et au larcin de masse au Wall-Mart local. Sûrement pas de mauvais bougres au demeurant, c'est juste qu'ils seraient capables de déclencher une flambée de crises cardiaques fatales dans n'importe quelle convention d'executive women à peine sorties de leur école de management. Pour le reste, qu'ils s'attaquent à votre pétrole à coup de masse de chantier et de marteau de forgeron, comme sur la jaquette de ce CD, sur fond de garage clandestin, semble beaucoup plus conforme à leurs loisirs dominicaux. Et, accessoirement, qu'ils s'adonnent aussi à la pratique d'un hardcore oldschool (c'est dit dans le titre de l'album) directement inspiré de Sick Of It All, délicatement parfumé au métal façon Suicidal Tendencies, ou légèrement assaisonné de bourrinades punk à la Agnostic Front a au moins l'avantage de nous régaler de ce disque qui balance une purée à fort pouvoir calorique, à haute teneur en octane de synthèse, à gros étalage de paires de couilles traitées à l'hormone d'auroch. Amatrices de poésie légère et délicate, de pop sirupeuse, de teintes pastel diaphanes, ce disque n'est pas pour vous, mais plutôt pour votre lourdaud de voisin qui n'arrête pas de vous reluquer tandis que vous vous dessapez sur fond de brise printanière et vespérale pour prendre une douche réparatrice. A grands coups de "Fuck you", "Oi to your mutha", "Antibodies are here", "Penis intravenous" et autres "Gravedigger" Antibodies se paient même le luxe de faire revivre, au moins dans leurs textes, le fantôme de GG Allin le temps d'une quinzaine de glaviots punkisants. L'essence même du rock'n'roll quoi !

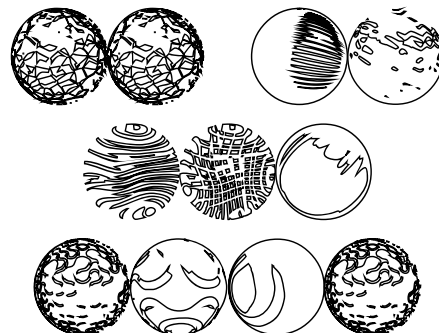
DRINK. FIGHT. FUCK. Volume III (CD, Zodiac Killer Records - www.zodiackillerrecords.com)**DRINK. FIGHT. FUCK. Volume IV (CD, Zodiac Killer Records) G.G. ALLIN and ANTISEEN : Murder junkies (LP, Rusty Knuckles - rustyknucklesmusic.com)**

Ron Zodiac, le boss du label américain Zodiac Killer, aura du mal à nous faire croire qu'il n'est pas un fan hardcore de G.G. Allin, notamment à travers sa série de compilations "Drink. Fight. Fuck.", au slogan et à l'art-work complètement "alliniens". Comme les 2 premiers volumes, le troisième tome est l'occasion de faire un petit tour d'horizon des productions du label... mais pas que. En 32 titres (oui, vous avez bien lu, 32, d'ailleurs je ne saurais trop vous inciter à vous procurer la version vinyl plutôt que le CD, puisque le double LP propose un plastique vert vomi et un autre jaune pipi pour faire tenir l'intégralité du track-listing), en 32 brûlots punks, donc, Zodiac Killer se propose de nous faire découvrir quelques gangs prisant peu la bienséance et le conformisme béat, mais alignant, en revanche, les accords destructeurs et les riffs broyeurs, comme Holley 750 (motorbikin' rock'n'roll), les Hip Priests (des anglais teigneux comme des mormons), les Loaded Nuns (punk sans savoir-vivre), 29th Street Disciples (speed-punk sous amphétamines), les Candy Snatchers (vétérans de la scène new-yorkaise), Hooked On Southern Speed (freaks zombifiés), les Bible Beaters (des iconoclastes qui vous balancent un "Jesus invented beer" irrévérencieux et alcoolisé), Buzzcrusher (texans, donc bourrins, donc excellents), les Kung Fu Killers (un des autres groupes de Sal d'Electric Frankenstein avec ses 3 ou 4 frangins, népotisme hardcore old school), mais aussi quelques amis proches et bien dans la lignée intellectuelle du bazar, comme Eddie Spaghetti (des Supersuckers, mais vous le saviez non ?), Blag Dahlia (des Dwarves, mais était-ce bien la peine de le préciser ?), Antiseen (et une reprise du "Belsen was a gas" des Pistols), Insomniac (psychobilly-punk from the crypt), Hammercocks (qui ouvrent leurs bières avec leurs bites comme si c'était naturel), Hellstomper (avec une reprise posthume des Ramones, "You're gonna kill that girl"), les Wild Zeros (les seuls frenchies de la bande, mais parfaitement à leur place dans ce foutoir), G.G. Elvis and the T.C.P. Band (avec, entre autres, un NOFX dans l'exercice de la reprise, en l'occurrence le "Viva Las Vegas" de leur père spirituel), ou encore Royce Cracker (projet électro de Blag Dahlia). Inutile de dire que c'est délicat comme un grizzly en rut, policé comme un Navy Seals en mission au Pakistan, léger comme un camionneur affichant ses 3 grammes dans chaque bras.

Et comme, depuis le début, ces compis "Drink. Fight. Fuck." flirtent allègrement avec l'héritage conceptuel de G.G. Allin, fallait bien s'attendre à ce que le label franchise le pas du tribute au punk le plus déjanté de toute l'histoire du genre, ce que s'accorde à faire le

quatrième opus de la série, et centième référence de Zodiac Killer, sûrement pas un hasard. Un tribute en 22 titres sur lequel planent également les mânes de Johnny Thunders, Dee Dee Ramone ou encore Stiv Bators, bref aucun risque de passer l'éternité à s'emmerder béatement au son des chants angéliques et des musiques célestes. Y a aussi l'électricité en enfer, alors autant en profiter et brancher les amplis, de toute façon y a aucun risque d'y faire sauter les plombs, comme le prouvent les Sonic Negroes (un nom de chiotte, mais un groupe à vous damner une congrégation de pêcheurs baptistes intégristes), Copstaber, Nick Oliveri (l'homme derrière Mondo Generator en exercice acoustique), Lucifer Star Machine, Mykal Xul (fils résiduel de G.G., qui apparaît 2 fois ici, plus une troisième en duo avec Randy Buttsex, autre allumé notoire revendiquant la filiation putative du grand homme), Werevilsdare (métal-punk directement extirpé d'un cimetière où croupissent les pires rebuts que la terre ait jamais porté), Hellstomper (déjà plus prolifiques maintenant qu'ils n'existent plus qu'au temps de leur splendeur), les Bible Beaters (qui reprennent, évidemment, "Jesus talks to me", what else ?). Un tribute qui se clôt sur un titre enregistré en 1981 par G.G. lui-même (et paru à l'époque en EP), "Occupation", où il était accompagné par le MC2, à savoir Wayne Kramer et Dennis Thompson du MC5. Certes les hommages au père Allin ne manquent pas, mais celui-ci est largement à la hauteur de la démesure et de la démence professées par le maître tout au long d'une carrière pour le moins chaotique.

Et, puisqu'un bonheur n'arrive jamais seul, notons donc que le label Rusty Knuckles réédite dans la foulée l'album "Murder junkies" (titre qui deviendra le nom du groupe qui accompagnera G.G. pendant ses dernières années, avec son frère Merle à la basse, qui tourne d'ailleurs toujours aujourd'hui), album paru primitivement en 1991 et qui marquait l'association, certes éphémère, mais au combien explosive, de G.G. avec le groupe qui restera probablement comme le plus proche de son esprit punk autodestructeur, j'ai nommé Antiseen. Et le mélange est détonnant entre la colère presque épileptique de G.G. Allin et le punk sur-puissant, limite métal, d'Antiseen qui, du coup, pousse Allin dans ses derniers retranchements, au point de se demander s'il ne s'agirait pas là du meilleur album de G.G., avec un son à vous décoiffer les représentations sculptées du Mont Rushmore (ce qui dénote un poil dans la discographie du bonhomme, habituellement peu regardant quant aux conditions dans lesquelles il pouvait mettre en boîte ses skeuds, abordant l'exercice comme il le faisait de ses concerts, dans une urgence cradingue et une volatilité de l'éphémère élevée au rang d'art majeur), et des décharges d'adrénaline comme doivent en connaître les pilotes de dragsters au moment d'ouvrir les gaz. La réédition de cet album, en vinyl (picture-disc pour être plus précis), surpasse même le pressage original au niveau de la dynamique d'ensemble, de l'amplitude sonore, de l'envahissement sonore (faut dire que les procédés de gravure atteignent aujourd'hui des sommets dans le rendu des déflagrations électriques de groupes ne jouant jamais à moins de 10 sur l'échelle de Marschall). Ce disque, s'il ne propose aucun des incontournable hymnes punks de G.G., n'en est pas moins constitué de quelques morceaux de bravoure ("Murder for the mission", "War in my head", "Sister sodomy", "Violence now", "Rape, torture, terminate & fuck", "Kill the police", le très long, pour un crachat punk s'entend, "I hate people", ou encore "My prison walls"), des titres dans lesquels il se penche sur ses propres démons intérieurs, peut-être les morceaux les plus autobiographiques qu'il ait jamais écrits, qui, en tout cas, semblent parfaitement en osmose avec sa propre personnalité, de sa schizophrénie assumée à ses délires sexuelles, de ses besoins de violence, sous quelque forme que ce soit, à ses séjours en prison, de sa misanthropie viscérale à sa haine de l'establishment. A réécouter sans modération.



DEADBOLT : Live at the Wild At Heart (2CD, Knock Out Records - www.knock-out.de)

Ne vous fiez pas aux apparences ! C'est pas parce que les 4 argousins de Deadbolt affichent une quarantaine un brin fripée et un système pileux un tantinet raréfié qu'il faut vous croire obligé d'aller leur chatouiller le prépuce sous prétexte que leur réaction risque d'être proche du réflexe d'une huître anémique. Nope ! Ces mecs-là sont des tueurs, capables de vous fusiller d'un seul regard, même à travers leurs Ray-Bans, capables de vous ramollir le cerveau d'un seul mot bien senti, généralement une insanité de leur cru, capables de vous étendre d'une simple pichenette bien placée. Avec leur look d'Hell's Angels en service commandé, avec leur instinct de chasseurs néandertaliens, avec leur atavisme reptilien directement hérité de leurs ancêtres théropodes, Deadbolt sont des prédateurs perpétuellement en quête de chair fraîche (de préférence de sexe féminin, de type adolescent, du genre court vêtu, avec une prédilection pour la petite culotte de coton blanche délicatement mouillée par les trépidations hormonales générées par une débauche de décibels incontrôlée). Leur terrain de chasse préféré ? La salle de concert enfumée, aux relents de sueur et de bière (voir d'urine quand la porte des gogues donne directement dans l'estaminet), et remplie de fans transis et hypnotisés. Ca tombe bien, c'est dans cet environnement familial qu'a été capté ce double album documentaire sur les moeurs musicales du groupe dans son biotope naturel. Le Wild At Heart de Berlin est un de ces bars qui ont fait la réputation de l'Allemagne en matière d'accueil des groupes de rock'n'roll en tournée. Au milieu d'un capharnaüm indescriptible de bouteilles en tous genres (tout ce qui titre moins de 5 degrés est prohibé dans ce lieu) et de memorabilia punk'n'rollesque, le Wild At Heart est dédié au rock'n'roll le plus sauvage et le plus infréquentable. Deadbolt ne pouvait être qu'à son aise dans un tel milieu, qu'il connaît par ailleurs fort bien, y séjournant chaque fois que ses santiags le portent en terre berlinoise. Deadbolt c'est un surf apocalyptique, lascif, nonchalant, lancinant, moite et poisseux qui ne vous laisse aucune chance de vous échapper une fois que vous vous êtes enlaidi dans ses accords vaudous, dans ses riffs mortifères, dans ses gammes primitives, dans ses arpèges zoulous, dans ses rythmes mécaniques, dans ses incantations chamaniques. Bien que le groupe soit californien, ce ne sont pas les rouleaux du Pacifique qui portent son surf d'outré-tombe, mais bel et bien les méandres et les dédales de quelque jungle africaine impénétrable, la canopée de quelque forêt amazoniennne inexplorée, la menace latente des inextricables sylves de Bornéo ou de Papouasie, là où règne la loi du plus fort. Et Deadbolt sont les plus forts ! Ce double album restitue l'intégralité du concert donné le 21 novembre 2009 dans ce lieu où les émanations de testostérone et de phéromones auraient fait les délices d'un Dr Kinsey en manque de sujets d'expérience. Un show durant lequel les morceaux s'étirent avec la sensualité d'une hétéra au pinacle de son pouvoir séducteur (24 titres en 2 heures, je vous laisse juge), entrecoupés des réparties à l'humour ravageur (si vous comprenez l'anglais vous allez vous régaler) de nos truckers du binaire. Pour qui a déjà vu le gang sur scène, voilà qui vous rappellera bien des souvenirs endocriniens, pour les autres, si vous sentez vos entrailles danser le jerk sans que vous ne puissiez rien y faire, pas d'affolement, c'est normal, c'est l'effet Deadbolt.

BERLIN BRATS : Believe it or rot (1973-1976) (CD, Ratchet Blade Records - www.ratchetblade.com)

Avec le sens de la formule qui caractérisait le DJ le plus névrosé de sa génération, mais aussi probablement le plus visionnaire, et l'un des plus influents, Rodney Bingenheimer, de KROQ, avait un jour défini les Berlin Brats comme "le premier groupe punk de la Côte Ouest". Ce qui, avec le recul, était peut-être un poil prétentieux, même si cette compilation montre, effectivement, un groupe de branleurs irrespectueux et prêts à dézinguer tout ce qui pourrait se mettre en travers de leur route. Mais le terme punk, en l'occurrence, peut s'utiliser pour les Berlin Brats comme il servit aussi à qualifier les Stooges, le MC5 ou les New York Dolls, à savoir comme un dévouloir sémantique à défaut de pouvoir ranger tout ce petit monde dans une catégorie mieux définie. De fait, les Berlin Brats ne sont pas sans rappeler leur frères de lait de la Côte Est, j'ai nommé les New York Dolls (le chanteur, Rick Wilder, jouant délibérément d'une androgynie naturelle encore accentuée par un maquillage et des poses peu équivoques, à la manière de Mick Jagger et de David Johansen), avec ce proto-punk fortement teinté de glam qui, quelque part, prenait sa source dans la musique des Stones de la charnière 60's-70's, soit probablement la meilleure période des Cailloux, à défaut d'être la plus "punk" (punks, ils ne l'étaient plus depuis "Satisfaction" en 65). Pendant leur courte carrière les Berlin Brats ne sortirent qu'un seul et unique 45t, avec une face A totémique, "(I'm) Psychotic", et une face B orgasmique, "Tropically hot", point barre. Originaires d'Hollywood, on peut supposer qu'un type comme Kim Fowley, s'il avait été plus ouvert sexuellement

parlant, s'il s'était aussi intéressé à des groupes de mecs plutôt qu'à des gangs de nymphettes pré-pubères (et loin de moi l'idée de lui jeter la pierre pour ça, entendons-nous bien), et si, donc, par hasard, il avait pris en main les destinées de ces Berlin Brats, ceux-ci auraient probablement pu connaître une carrière à la Dolls... ou à la Runaways... qui apparurent justement au moment où les Brats disparaissaient du paysage hollywoodien. Mais on ne refait pas l'histoire, aussi contentons-nous de découvrir, ou redécouvrir puisque Rhino, il y a quelques années, s'était déjà penché, mais de manière moins "complétiste", sur le groupe, de nous occuper donc de ces Berlin Brats loin d'être une anecdote dans le paysage musical californien. Le CD propose, évidemment, les 2 titres du 45t, dans leurs versions définitives, celles du vinyl, mais aussi en versions démo, accompagnés de 3 autres titres studio, non sortis à l'époque, tous des morceaux signés des Brats eux-mêmes, et, pour compléter le track-listing et en faire un vrai album (13 titres au total), on a également droit à une demi-douzaine de morceaux enregistrés live en 1976, au Cabaret, une boîte de strip-tease d'Hollywood, avec une nouvelle version (la troisième du disque donc) de "(I'm) Psychotic", et des reprises de "It's my life" (Animals), de "Surprise, surprise" (Rolling Stones, quelle surprise !), et de "Bye bye Johnny" (Chuck Berry, malheureusement tronquée). A noter que tout ça a un son plutôt correct, live et démos compris, ce qui est une bonne chose, on a évité les fonds d'urinoir, et que, Hollywood oblige, le groupe aura également eu l'honneur d'une apparition cinématographique dans un film du duo comique déjanté Cheech & Chong, "Up in smoke", certes pas un chef d'oeuvre du 7ème art, mais quand même. Une fois les Berlin Brats splittés (qui avaient quand même vu passer dans leurs rangs 3 guitaristes et 3 bassistes en 3 ans), Rick Wilder et le batteur, Rick Sherman, s'en iront fonder les Mau-Maus qui connaîtront, eux, un parcours un peu plus conséquent et, pour le coup, un peu plus punk au vrai sens du terme (faut dire que Wilder, entre temps, était allé passer une année en Angleterre, et cette année "sabbatique", c'était 77, alors forcément, ça a laissé des traces).

442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc
RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc
RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc
RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc
RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc
RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc
RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc
RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc
RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7 Euros pc
RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc
RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc
RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll - Grey vinyl - 7 Euros pc
RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band - 15 Euros pc

COMPILATIONS

NO WAY OUT ! Vol. 1 (CD, Dead By Mono Records - www.deadbymono.com)

Pouvez pas vous tromper si vous tombez sur cette compil dans un bac de disques quelconque. Le gens de Dead By Mono ont tout détaillé sur la jaquette de ce CD, afin que vous sachiez précisément à quoi vous en tenir. Oui, c'est une compil garage, punk, blues, surf, pop, beat que vous vous apprêtez à ramener dans votre douillet home sweet home afin d'y assouvir vos goûts de fuzz grésillantes, d'orgues palpitants, de rythmes binaires, de mélodies acidulées, de riffs sautillants. Et ils viennent de tout autour du monde les 20 groupes qui vont vous faire passer une heure de pur bonheur jubilatoire (où l'on constate au passage que les 3 minutes calibrées de rigueur étaient également impératives). Bref, aucune surprise là-dedans, peut-être, mais néanmoins que du bon esprit, que de l'intègre et du sincère, que de l'efficace et du cohérent, ce n'est déjà pas si mal par les temps qui courent, où la forme a souvent tendance à supplanter le fond. Des invités à ce buffet printanier je n'étais familiarisé qu'avec peu d'entre eux, les Belmondos (France, voir la chronique de leur album dans le n° 87), les Sunmakers (France itou, du surf insouciant), les Repeaters (France encore, du garage-punk dérégulé), et Erotic Biljan & his Heretics (Croatie, avec un "Burnside blues" qui ramène les racines du garage un peu plus profondément dans les 50's), pour le reste ce ne fut que découverte, ce dont je ne me plains pas, bien au contraire. Et, parmi les gangs qui m'auront fait flasher plus que de raison, les Smoggers (Espagne, un garage-punk band frais comme un plat de tapas et raunchy comme une bande de délinquants juvéniles en goguette), Rosanjin Mexico (Japon, comme leur nom ne l'indique pas, et un rock'n'roll bluesy punk innovant), the Leans (des anglais lorgnant méchamment du côté de Détroit, on ne peut pas leur en vouloir), Wer Wie Was (Allemagne, psyché-pop millésimé 1967, avec, notamment, un ancien Satelliters dans leurs rangs), Tundra Fucks (Suède, le seul duo guitare-batterie, qui nous balance une pop-garage étonnante d'inventivité), les Hitchcocks (Brésil, classiquement imparables), les Pick-Ups (Espagne, avec un surf moite à la Deadbolt). A noter, pour preuve supplémentaire de la fraîcheur du truc, que, à l'exception d'Erotic Biljan qui, avec ses 10 ans d'âge, fait figure de vétéran, tous ces groupes sont nés dans la seconde moitié des années 2000, ce qui ne peut que nous laisser augurer un avenir prometteur pour le genre. D'autant que le "vol. 1" du titre, lui aussi, capitalise sur un futur plein d'espérance.



LA FELINE # 2 (LP/CD, La Féline Prod/Le Bison)

Ce qui frappe d'emblée dans ce disque c'est la pochette, avec cette Catwoman un brin énervée qui passe ses humeurs sur sa collection de disques, à moins que ce ne soit celle de Batman, allez savoir (notez qu'elle se rachète de ce qu'il faut quand même bien considérer comme une faute de goût flagrante, à savoir détruire quelques bons vieux vinyls, sauf si, bien sûr, ces derniers sont signés Michel Sardou ou Sylvie Vartan, auquel cas on peut dès lors relever là une oeuvre de salut public, elle se rachète donc, disais-je, en écrasant, au verso de la dite pochette, d'un coup de talon-aiguille rageur un lecteur mp3 qui traînait par là). Ce qui frappe ensuite, c'est la couleur mauve dominante de l'ensemble, de la pochette aussi bien que du vinyl teinté dans la masse. Ce qui frappe enfin c'est la

signature de Julien/CDM, créateur de cette attirante chatte en furie, sociétaire du magazine Fluide Glacial, pour qui il a signé en 2010 l'excellent album "The Zumbies", avec Lindingre, où il faisait déjà étalage de sa culture en matière de rock'n'roll. Quoi d'étonnant donc à le retrouver embringué dans cette aventure (après avoir déjà signé la pochette du volume 1 dans le même registre catwomanien), puisque, et c'est finalement ce qui retiendra toute notre attention, c'est quand même pour le son que la chose fut conçue, avec 13 groupes au programme, qui ont joué à un moment quelconque dans ce bar parisien de "La Féline" qui donne donc son identité à l'ensemble. Globalement c'est plutôt rock'n'roll, notamment avec les 3 groupes qui ouvrent les hostilités, Ladyfingers, Lord Fester Combo ("S.F. sorrow" en hommage à feu Sébastien Favre dont c'était le nom de scène quand il oeuvrait comme DJ, Lord Fester étant à la fois et également le guitariste des Washington Dead Cats et le dessinateur Fred Beltran, voir chronique du premier EP du groupe dans numéro 87) et Continental Riot House. Une sémantique rock'n'roll qu'on retrouve ensuite avec Smash (garage-beat-sixties), les Pupils (punk'n'roll), Rikkha (twist-punk psychotique, et un "Kitten on wheels" qui nous ramène à notre femme-chatte préférée), Demi Mondaine (rock'n'roll groovy), Beef Paradise (rock'n'roll cryptique, dans lequel officie, je vous le donne en mille, oui, ce même Julien/CDM, à la basse, avec également l'un des patrons de la Féline, on n'est jamais si bien servi que par soi-même) ou Human Toys (électro-punk). Et au milieu on notera quelques inspirations plus "exotiques", comme le regatta sautillant des Sarah Connors par exemple. Après, comme toute entreprise du genre, il y a évidemment les trucs avec lesquels on se sent nettement moins d'affinités électives, comme les Stars Cheap Trop Peur et leur "Fallait oser buter Zoe", une sorte de chanson française au parfum jazz manouche bien dans l'air du temps, mais qui me laisse pour le moins dubitatif, pour ne pas dire de marbre. Malgré ces quelques réserves, l'ensemble s'écoute cependant sans peine, il y a pire (le dernier Hallyday ou l'intégrale de Bénabar, au hasard), ne faisons donc pas la fine bouche. Ces compilations ont pour elles le mérite d'exister, ce qui est déjà beaucoup.

REMEDY RECORDS HAMBURG (CD, Remedy Records/Rude Records)

Remedy Records est un excellent label basé à Hambourg (en même temps qu'une boutique du même tonneau, un endroit immense, véritable caverne d'Ali Baba où la quantité de disques disponible risque de vous fâcher définitivement avec votre banquier et même n'importe quel organisme de crédit jusqu'à la 15ème génération), un label disais-je spécialisé dans le heavy-power-rock'n'roll, le punk, le hardcore, le métal, autant dire que ça ne rigole guère et que ça martèle sévère dans la tuyauterie. Pour faire connaître le catalogue maison Remedy n'hésite pas à produire des samplers dédiés à sa cause, ceci est la quatrième livraison de la série, bourré jusqu'à la gueule d'hymnes électriques plus méchants et agressifs les uns que les autres, soit 21 titres frisant les 80 minutes maximum qu'un CD est capable d'absorber sans exploser. La majorité des morceaux proposés sont extraits des disques du catalogue, mais, comme souvent dans ce genre d'exercice, Remedy a aussi la bonne idée, pour rendre la chose encore plus attrayante, d'y glisser l'inédit de service, à savoir ici une version live de "Wer ficken will muss" de Kneipenterroristen qui, du coup, avec 3 apparitions (et je ne compte pas la version "karaoké", c'est-à-dire instrumentale, de "Das geht ab" qui clôt ce disque, avec les paroles imprimées en insert pour vous faire la voix dans votre chambrette pendant les longues soirées d'hiver, bon, faut juste bien maîtriser la langue de Goethe) fait aussi bien que les stars du label, Torment. Les premiers évoluant dans une sphère hard-punk grinçante et grivoise ("Pornostar"), les seconds étant de fervents adeptes d'un métal chauffé à blanc et carburant au nitro-méthane, du métal dont on fait les Panzers, mais des Panzers motorisés comme des top-fuels (à noter leur reprise, en allemand, de "We are the road crew" de Motörhead, devenu "Da bin ich zu doof zu"). Des Torment qui font des émules puisque Negator, autre gang présent ici, sans équivoque aucune, nous balance un fort explicite, justement, "Panzer metal". Est-il besoin de préciser que les gonzes ne font pas vraiment dans le folk néo-progressif ? Autre star du label, Lutz Vegas, chanteur des V8 Wankers (2 titres), de V8 Wixxxer (2 titres) et de Wyldfyre (1 titre), ce qui lui fait s'accaparer un quart du timing à lui tout seul, belle performance. Son projet le plus célèbre, le plus ancien aussi, c'est V8 Wankers (un nouvel album, "Iron Crossroads", vient d'ailleurs tout juste de sortir, mais chez un autre label teuton, SPV), une sorte de Motörhead matiné de Zeke, de Turbo AC's et d'un poil de cul d'Antiseen, pour vous donner une idée. Plusieurs des membres de V8 Wankers (mais, curieusement, pas tous) forment aussi V8 Wixxxer... qui n'est en fait que la

version allemande des premiers, ça va, vous suivez ? En fait V8 Wankers c'est chanté en anglais, et V8 Wixxxxer c'est la reprise des chansons de V8 Wankers, mais en allemand, et donc, pas avec tous les musiciens des Wankers. Le concept est un peu tortueux, mais quand on s'y est habitué on s'y retrouve. Quant à Wyldfyre c'est un groupe qui permet à Lutz Vegas d'assouvir son autre passion musicale, à savoir le rockabilly, mais dans sa version sauvage et tellurique, punk quoi, à la limite du psycho par moments, étripé à 100 à l'heure et écharpé à 200 BPM. Et le bonhomme y met autant d'énergie que pour ses autres projets. Du coup, Wyldfyre donne à entendre quelque chose d'un tantinet différent aussi bien sur ce sampler que sur le label. Autres groupes au programme : Riefenstahl (métal puissant et grandiloquent, une sorte de Rammstein mais sans le côté électro), Dark Age (speed-métal légèrement teinté black), Hibria (hard-rock héroïque), Twisted Tower Dire, Stormwarrior, Paragon et Burden Of Grief, tous trempant plus ou moins dans un métal empreint d'héroïc-fantasy et d'horreur gothique, selon les inspirations. En tout état de cause, tout ça décoiffe irrésistiblement.



LA FRANCE DORT ? (2CD, Skalopards Prod'z)

Attention aux faux amis ! Cette nouvelle collection des Skalopards n'est pas, malgré son titre, un tribute à OTH ("La France dort" est un morceau du premier album du groupe montpelliérain, "Réussite", en 1984... qui figure d'ailleurs en clôture de cette compil, dans une version remasterisée), mais juste un petit clin d'oeil à ce gang majeur des 80's. "La France Dort ?", c'est surtout pour dresser le constat amer de l'apathie qui règne dans un pays complètement assommé par un sarkozysme pesant et quasi totalitaire. Il n'est que de voir le peu de réaction populaire au moment de la réforme des retraites (désolé, mais seulement 1 million de personnes dans les rues, pour le comptage le plus optimiste, on ne peut pas parler de contestation massive, comment s'étonner, après ça, que cette réforme soit passée sans encombre ?), alors, ne songeons même pas à une possible révolution, seul moyen pourtant de faire en sorte que les choses bougent quelque peu, ce qui ne se produira certainement pas avec un simple bulletin de vote. Mais bon, parlons musique en attendant, avec cette compilation, succédant dignement aux 2 "Ils sont passés..." de la fin des années 90. Ils sont donc 41 à avoir répondu présent à l'appel des Skalopards, représentant presque la crème de la crème du meilleur de la scène punk hexagonale des années 2010 (je dis presque parce que, forcément, il manquera toujours l'un de vos groupes préférés). Un listing rapide, et évidemment partiel ? C'est parti : Toxic Waste, Burning Heads, la Phaze, Banane Métalick, Chepa, Blurp, Guérilla Poubelle, les Vilains Clowns, Out Of School Activities, the Hop La !, Parabellum, Kiemsa, Lofofora, Diego Pallavas, Spermicide, Stygmate, Jungle Fever, Brassens's Not Dead, Hippycore, Tagada Jones ou Punish Yourself. Les Skalopards ont placé la barre à une hauteur stratosphérique, va falloir s'accrocher pour faire mieux, surtout quand on aura précisé que tous les titres sont inédits, ou, a minima, en version inédite (live ou alternative). A noter enfin que, si OTH figure, à titre posthume, sur cette compil, on peut aussi y retrouver un de ses anciens membres, j'ai nommé Motch, l'un des 2 guitaristes, revenu aux affaires depuis quelques années avec un nouveau groupe, Paradis Minuit. La boucle est comme qui dirait pour ainsi dire bouclée... provisoirement ?

DYP : Live at the Black Label Café (CD autoproduit) The KAT : I'm the Kat (CD autoproduit - www.mid-night-sun.net)

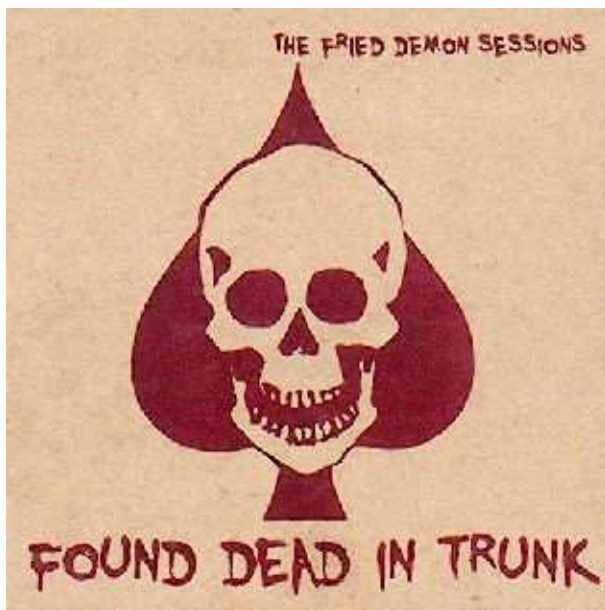
On a pu qualifier le blues de musique du 20ème siècle, ce qui n'est pas totalement faux si l'on songe que, plus ou moins directement, il est à l'origine du jazz, du rhythm'n'blues et du rock'n'roll (et donc, conséquemment, de tous ses dérivés). Du coup, du blues, on a tendance à en manger à un peu à toutes les sauces, pour le meilleur comme pour le pire. Et, en France à tout le moins, les groupes de blues "amateurs" ont largement remplacé les groupes de baloche dans tout ce que l'hexagone, rural comme urbain, compte de bars à vocation plus ou moins musicale. Notons qu'il vaut toujours mieux entendre une guitare électrique plutôt qu'un accordéon en éclusant un gorgeon ou deux, mais, parfois, on regrette la disparition des bons vieux juke-boxes tant il y a de tâcherons dans le genre. Et voilà que tombent dans ma boîte aux lettres 2 exemples de ces groupes qui ont probablement dû lustrer plus d'une table de bistrot avant de sortir leurs premières exactions discographiques. Et, comme on peut s'y attendre, ces disques sont à voile et à vapeur. Plutôt bien foutus dans l'ensemble, mais avec aussi les défauts inhérents au genre.

DYP sont bretons (leur nom vient des initiales des prénoms des 3 musiciens), ne sont pas vraiment des perdreaux de l'année à en juger par le trombinoscope associé au disque, et doivent biberonner du blues depuis au moins aussi longtemps qu'il leur en souviennent. Ce premier album (le groupe n'existe "que" depuis 2009 dans cette forme) a été capté live lors de 2 soirées données au Black Label Café de Brest en août 2010. 10 titres au total pour 1 heure de ce qui constitue le meilleur, du moins on l'imagine, de ces 2 shows. Et si le groupe est convaincant dans les blues rapides, voire dans ses tentatives plus ou moins boogie, parvenant sans peine à nous faire tapoter du peton sur le parquet récemment vitrifié, il devient vite, comme souvent dans ce cas, gonflant dans ses démonstrations "lentes", une véritable plaie que ces exercices à 2 de tension où chacun se croit obligé de balancer du solo à rallonge dans une sorte de concours de "c'est moi qui ai la plus grosse". J'exècre ces titres pontifiants et lénifiants qui sont au blues ce que l'Elvis de Las Vegas était au rock'n'roll, à savoir un ersatz à peine digne de figurer dans la liste des produits de première nécessité. Il y a ainsi 2-3 trucs comme ça dans ce disque, où, de plus, le chanteur se prend une voix de fête, aigue et insupportable au possible. Suffit pas de jouer à la vitesse d'un escargot pour faire du blues, au contraire je dirais. Bon, heureusement, le reste est nettement plus avenant, et notamment la reprise du "Little wing" d'Hendrix (l'autre, en revanche, "Since I've been loving you" de Led Zeppelin, souffre de ce sous-régime évoqué plus haut). Résumons donc, 2/3 de bon blues plutôt rugueux et appétissant, 1/3 de blues sirupeux et gnan-gnan, la proportion reste honnête malgré tout, vous n'aurez plus qu'à mettre les 7 titres les plus bandants dans votre MP3 et ça devrait le faire. Grosso modo les mêmes remarques peuvent s'appliquer au premier album de the Kat (alias Katia Perrin), bien que les conditions d'enregistrement n'aient rien à voir avec le live, au contraire. Entourée d'un groupe au grand complet (y compris cuivres et claviers), the Kat a, semble-t-il, cassé sa tirelire pour sortir un disque à la production aussi impeccable qu'un uniforme de garde républicain un jour de défilé. Y a rien à redire de ce côté de la console. Et rien à redire non plus dans les blues burnés (paradoxal pour une chanteuse) où la voix profonde de the Kat surfe sur des arrangements denses et porteurs, parfois bétonnés de cuivres enivrants (le producteur de ce disque n'est autre que le trompettiste Boney Fields, qui a longtemps joué avec Bernard Allison, et son père Luther), ou de chœurs enveloppants. Non, comme d'habitude, le problème vient encore des titres plus lents où on tombe assez vite dans un trip trop proche de la variété pour susciter un quelconque intérêt, et là, pour le coup, les chœurs qui en font des tonnes n'arrangent rien, au contraire, l'harmonica de Jean-Jacques Milteau ne parvenant pas non plus à sauver la situation dans les 2 chansons où il officie, des titres en français qui plus est, où the Kat nous fait son Johnny Hallyday au féminin, tics vocaux en prime. D'autant plus couillon que, au gré des morceaux, on peut noter des plans jazzy plutôt aguicheurs ("Lipstick & tears"), voire des bidouillages funky plutôt crépitants ("I'm the Kat"). Là aussi on reste dans une proportion 2/3 de bon 1/3 de bof qui doit donc être désormais la norme en la matière (je dois avouer que je n'écoute plus beaucoup de blues "blanc" depuis pas mal de temps maintenant, justement à cause de cette tendance à la démonstration gratuite qui n'apporte rien au genre, sinon des relents marketing que je ne prise guère).

FOUND DEAD IN TRUNK : The fried demon sessions (CD, 75 Or Less Records)

Dennis MOST : Instigate me !! (CD, Dagger Records)

Found Dead In Trunk nous éjaculent un nouvel album en pleine face avec l'exubérance d'une bande de sales punks en quête d'une bonne baston bien sentie. Faites les comptes, 8 titres en moins de 12 minutes, c'est pas avec ce disque qu'ils vont mettre à leur pogne les néo-hippies qui nous labourent grave le coccyx avec leurs prétentions intello-suffisantes et philosophico-chiantes gavées de "rock" adipeux et diabétique que c'en est une plaie rien que de l'évoquer. Non, Found Dead In Trunk se foutent de toute prétention consensuelle et molle de la queue. Eux, ce qui les fait bander c'est une paire d'accords aussi simples à apprendre qu'à refourguer le long d'un manche bien astiqué, et quelques mots extraits d'une version de poche édulcorée d'un vulgaire dico pour bambins de maternelle. Le reste n'est que branlette porno-chic pour midinettes en mal de transgression sociale, mais sans risque, parce que bon, on a aussi un avenir à assurer. Found Dead In Trunk descendent leurs titres plus vite qu'un commando de mafieux une bande de rivaux un jour de St Valentin. Vous êtes prévenus. Viendez pas vous plaindre après coup que ce disque n'est pas digne de vos oreilles sensibles et raffinées. Et puis tiens, s'il vous fallait un argument supplémentaire pour vous ruer sur le bouzin, je me dois de vous signaler que le bazar est produit par Dennis Most... Qui nous livre dans le même temps son nouvel album, un "Instigate me !!" presque aussi éruptif que le disque de ses poulains. 7 titres soumis à un gang-bang sonique et troussés tels une hardeuse par quelques pilonneurs montés comme des canassons. Inutile de dire que, là non plus, ça ne fait ni dans la dentelle des Flandres ni dans la musique de chambre... à moins qu'elle ne soit de torture. Le seul rapport au grand âge de Dennis Most tient au fait qu'il lui faut aujourd'hui 2 bonnes minutes et demi par morceau pour se répandre sur les rondeurs qui passent à portée d'un membre pas encore en retraite, loin de là. Ceci mis à part, le malfrat se délecte toujours de ces comptines punks pour adeptes de sexe macabre et de contemplation péripatéticienne, allant même jusqu'à reprendre l'un des trucs les plus sulfureux de Cheap Trick, un "He's a whore" dont on ne peut toujours pas dire quel en est le sexe. Ouais, ces 2 disques sont tout sauf politiquement corrects, ce qui nous rassure quelque peu face à la montée des intégrismes puritains de tous bords dans nos sociétés encore largement dominées par des pensées pour le moins nauséabondes. Certains résistent encore, on ne peut que leur en savoir gré.

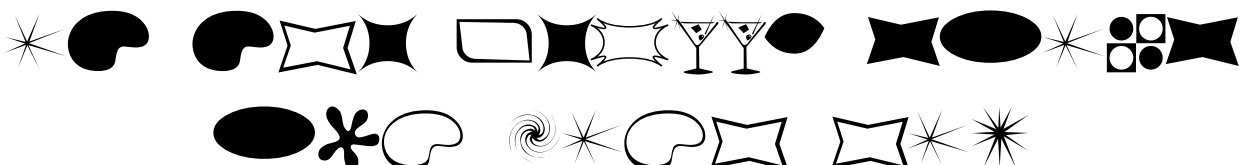


VICIOUS KLUB : You sound so bitter (CD autoproduit)

Quand un mec se demande, au réveil : "Who's that girl in my bed ?", ça ne démontre guère une propension à passer ses soirées peinard devant sa télé, avec couvre-feu à la fin du film, et couilles croisées au fond du slip kangourou, n'est-il pas ? Et c'est justement ce que se demande cette voix étonnée en ouverture de "The morning after", morceau qui, lui-même, inaugure le track-listing du premier album de Vicious Klub. Autant dire que les 4 gaillards doivent se la poser plus souvent qu'à leur tour, du moins peut-on l'imaginer s'ils en arrivent à graver cette interrogation existentielle imparable dans l'inox d'un CD, et donc en faire profiter le monde ébaubi. OK ! Il nous est tous arrivé de nous retrouver entre des draps pas toujours familiers, dans des positions fort peu équivoques, après des soirées qu'on pourra qualifier d'agitées, ce qui, soit dit en passant, ne génère pas, le plus souvent, que des mauvais souvenirs, mais on n'en fait pas tous une chanson (encore faut-il déjà pouvoir en faire, des chansons). Vicious Klub si ! Ce qui n'est que leur façon à eux de nous faire partager leur façon de voir la vie et ses choses, y en a qui écrivent des bouquins, d'autres qui font des films, eux font des chansons. Et quelles chansons, des petites vignettes pop, avec supplément d'âme punky, et rabiot de sentiments power, et, par-dessus tout ça, un humour acerbe, une ironie mordante, un détachement décalé. Ne tournons pas autour du pot, les lascars (Kinky, Naughty, Nasty et Freaky selon leur état-civil musical) revendiquent haut et fort un héritage qui, des Libertines aux Hives, est tout sauf patrimonial et historique, mais plutôt fêtard, foutraque et frappadingue. C'est rien de dire que Vicious Klub ne se prend pas franchement au sérieux ("Use your feet", "Tired till I get retired", "Where the fuck are you right now ?", "Libertine time"), mais c'est mieux en le disant, des fois que certains coincés de l'esprit liraient ces lignes. D'ailleurs, s'il fallait la preuve ultime de l'iconoclastie des gonzes, il suffirait d'écouter la seule reprise de l'album, le "Lonely man" de Derrick Harriott... vétéran de la scène ska-reggae jamaïcaine qui voit son morceau complètement transfiguré par nos blanc-becs qui en font un vrai titre power-pop-punk de leur cru. Il n'y a plus rien de reggae là-dedans, c'est pas comme ça qu'ils vont se faire des amis à Kingston. Notons qu'ils n'ont peut-être pas forcément l'intention d'aller y passer leurs vacances non plus, ce qui ne devrait donc pas les traumatiser outre mesure.

The MANBO : Someday baby ! (CD, Nova Express Records - www.novaexpressrecords.com)

On dira ce qu'on voudra, mais le label Nova Express a le chic pour dénicher de foutus groupes de rock'n'roll sans concessions ni arrière-pensées. Les marseillais le Manbo viennent donc de rejoindre l'écurie du seigneur vampire Lucas Trouble, et on se dit qu'on a de la chance de pouvoir ainsi les découvrir à l'occasion de ce deuxième album (comme beaucoup j'imagine, j'ai raté le premier, même pas au courant de son existence, ni de celle du groupe). Faut avouer que la carrière du trio est assez erratique. Formé en 2000, arrêté en 2005, de retour en 2006 avec donc un premier long play, "We want to die", et un changement de bassiste, et d'incessantes tournées à travers l'Europe, the Manbo a eu le temps d'affiner un style fait de rock'n'roll lysergique où les flashes électriques côtoient les explosions garagistes, où les errances country ("I have to go", "Lonesome Bob") fricotent avec les volutes psychédéliques, où les atours pop se fritent avec les crans d'arrêt punks. Le rock'n'roll cagneux et tendu de the Manbo est fait pour les aguicheuses bien roulées d'un peep-show autant que pour les rockys des cités périphériques des grandes métropoles, pour les habitués des arrière-salles de tripots clandestins autant que pour les braqueurs de casinos, pour les princesses lesbiennes cannibales que pour les zombies sous acide. Ce rock'n'roll est séminal et intransigeant, compulsif et exhibitionniste, sanguin et incandescent. On apprécie les envolées de guitare fuzz comme les rythmiques menaçantes, les incantations lycanthropes comme les pollutions nocturnes alcoolisées, les mélodies urbaines comme les voyages cauchemardesques. Un disque viscéral pour des auditeurs qui n'ont pas peur de donner un peu de leur sang, de leur sueur ou de leurs larmes pour rendre un peu d'âme à cette musique diabolique.



MASTER VOICE : Avalanche (CD, Some Produkt)

Dans la petite famille (enfin, petite, elle commence à prendre de la place dans l'appartement) des duos basse-batterie, les périgourdins de Master Voice, avec ce premier album, sont loin de se lover dans le cocon amoureux protecteur de leurs aînés, déjà bien installés dans la vie. Ils en veulent les petits jeunes, et, pour ce faire, n'hésitent pas à se glisser sous l'aile accueillante de quelques voisins de palier pas bégueules pour 2 notes. C'est ainsi que, en sus d'une énergie punk-rock traditionnelle et ancrée dans leur patrimoine génétique, les lascars n'hésitent pas à se frotter à quelques sonorités moins convenues, pour le genre j'entends, et notamment à des fragrances quasi stoner ou des arômes à la limite du post-rock. C'est bien connu, on hésite toujours à faire comme papa-maman, on essaie toujours de voir jusqu'où on peut repousser les limites. Et Master Voice, en dignes garnements électriques, ne se privent pas de faire des expérimentations sonores, à tenter des mariages peu conventionnels. Certes l'ensemble est assez rageur et pour le moins bruitiste, mais cela n'empêche nullement notre duo de chiader quelques mélodies abstraites autant qu'exploratoires de pulsions extrêmes et aussi peu conformistes qu'un pyromane invité à un congrès de sapeurs-pompiers. Peu de chance qu'ils soient invités au prochain sapin de Noël de l'Elysée, en revanche pour remonter le moral d'un piquet de grève manifestant contre la fermeture d'une aciérie lorraine...

SUBCITY STORIES : Behind the memory tree (CD, Not A Pub - www.notapub.com)

Subcity Stories est un trio originaire du grand Sud-Ouest qu'on avait découvert il y a quelques mois via un split partagé avec Pegazio. Déjà, les 4 titres du split nous avaient diablement fourni matière à nous extasier sur la richesse sonore d'un groupe qui a dû user ses disques Dischord pour en extirper la moindre once de sorcellerie sonore. Mais, si aller faire ses courses chez les autres c'est bien, encore faut-il ensuite, une fois rentré à la maison, savoir un minimum mitonner tout ça pour servir un plat digne de ce nom, présentable, et apte à nous chatouiller les papilles auditives, histoire de nous faire retourner à la gamelle. Et si Subcity Stories n'a peut-être pas encore 3 étoiles au Guide Michelin post-hardcore, il se défend néanmoins salement bien dans la tambouille grande classe, du genre à contenter le gourmet avide de nouvelles saveurs et de nouvelles tendances. La musique de Subcity Stories, entre indie sauvage et hardcore tendu, est solide au goût, elle a du caractère, du pouvoir de séduction, de l'entregent, du coffre et de la ferveur à pousser les mélodies dans leurs derniers retranchements, là où l'on pourra en extraire toute la substantifique moelle et s'en repaître jusqu'à satiété. La guitare est incisive et tranchante, la basse redoutable et impitoyable, la batterie tellurique et expéditive, le chant incantatoire et envoûté, l'ensemble est grisant et granuleux, alternant passages à la violence débridée, et tempi plus retenus, parce qu'il faut bien respirer de temps en temps pour ne pas se faire définitivement engloutir par les éléments déchaînés.

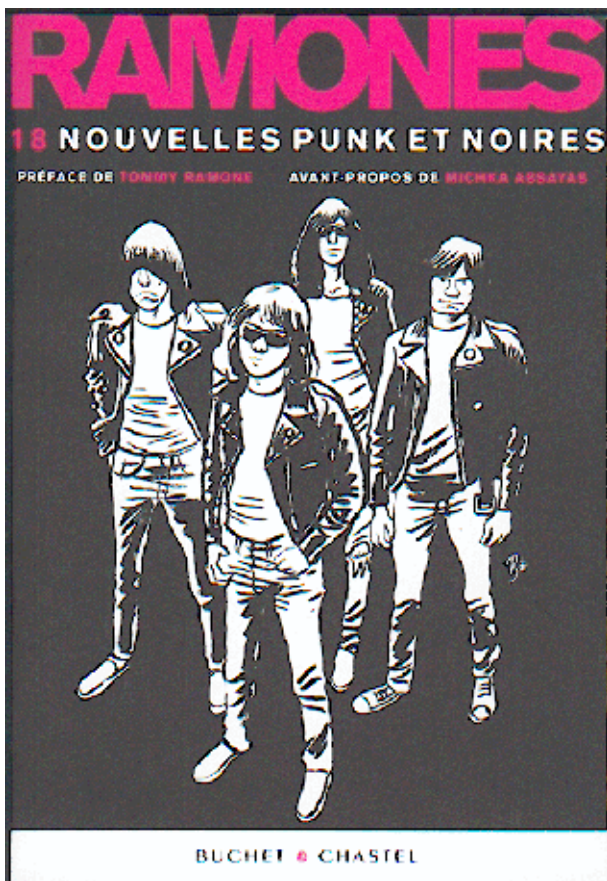
STUBORA : The almighty (CD autoproduit - www.stubora.com)

Marrant ça ! A chaque fois que j'ai des nouvelles de Stubora, je me dis la même chose : tiens, ils existent encore ! Tant leurs méfaits discographiques sont étalés dans le temps, et tant ils se font discrets, scéniquement parlant, dans les contrées géographiques que je fréquente, ce qui fait que je n'ai jamais eu l'occasion de les voir in vivo. Pour autant, je suis toujours séduit par leurs disques... Chacun d'eux ne ressemblant jamais vraiment au précédent. Ils revendiquent d'ailleurs sans ambage cette évolution assumée de leur décor musical. Ayant débuté dans une veine plutôt hardcore, Stubora en est aujourd'hui, avec ce troisième album, à une version nettement plus heavy de sa musique. Même si, de ci de là, les influences premières reprennent le dessus, hardcore ou métal, avec quelques titres au tempo largement plus rapide que ce qu'autorise la loi du genre ("Kick against the pricks"), ou nettement plus appuyé ("I'm free"), voire les 2 ("Trahison"). Du coup, on est loin de l'album monolithique que nous offrent trop souvent les groupes catalogués "heavy". Les lorrains sachant varier les plaisirs pour le plus grand bonheur du nôtre, de plaisir. A ce titre on apprécie d'autant plus le boulot abattu sur les mélodies, intenses et soutenues, et portées par les 2 chanteurs potentiels que compte le trio. Malgré les apparences, Stubora sont loin de s'assagir avec le temps. Au contraire dirais-je, ils auraient même tendance à durcir le ton, tout en n'en laissant rien paraître. Pas mal...

**NEEDLE AND THE PAIN REACTION : Stains (CD, Kinky Star Records - kinkystar.com)**

Je ne sais fichtre pas quelle peut bien être la notoriété des belges de Needle And The Pain Reaction en dehors des frontières d'un pays qui est en train de nous donner de bien singulières leçons de démocratie, un pays qui n'a plus de gouvernement depuis 1 an et qui, finalement, ne semble pas s'en porter plus mal, preuve de l'inutilité de ces structures éconophages qui ne profitent guère qu'à une poignée d'individus corrompus jusqu'au trognon et aussi enclins à vouloir le bien-être de leurs prochains qu'un tueur psychopathe lâché dans un couvent de novices. Mais bon, foin de considérations politiques, sinon je vais encore m'échauffer les sangs, place au troisième album de Needle And The Pain Reaction, un groupe qui, de disque en disque, se révèle de plus en plus émoustillant, de plus en plus plaisant, de plus en plus affriolant, avec son indie rock capiteux, rebondi et voluptueux. D'aucuns ont pu écrire que, si le groupe était né dans les 90's (il existe néanmoins depuis déjà 10 ans) et de l'autre côté de l'Atlantique, il serait probablement aujourd'hui dans toutes les bonnes encyclopédies consacrées à ce rock dru à grosses guitares mais aussi à mélodies affirmées et à riffs vicieusement alambiqués de la double croche. Ce à quoi j'ajouterais : c'est pas faux ! En effet, les chansons de Needle And The Pain Reaction ont cette assurance et cette virtuosité qui font que chaque refrain vous prend à la gorge, que chaque couplet vous cueille aux tripes, que chaque solo, aussi peu démonstratif qu'un Mr Bean sous anxyolitique, vous chope au bas-ventre, tout ça pour vous faire dériver sur des beats taraudants et des harmonies lancinantes. On ne peut que se laisser porter par ces sonorités épaisses, ces résurgences alternatives rêches, ces zébrures électriques âpres, ces chevauchées abrasives, ces suintements sonores pathologiques ("Body shakin'", "Granted"). Je ne sais fichtre pas quelle trace laissera Needle And The Pain Reaction dans l'histoire du rock, mais je sais au moins quelles sensations le groupe me procure à chaque nouvel album, ce qui me suffit amplement.





RAMONES - 18 NOUVELLES PUNK ET NOIRES (Buchet Chastel)

Petit à petit le journaliste Jean-Noël Levavasseur (Ouest-France, Abus Dangereux, Rock Hardi) est en train de constituer, pour la postérité (ça va le faire rire ça, je le sens), une oeuvre musico-littéraire qui, si elle n'a sûrement aucune chance d'entrer à la Pléiade, n'en restera pas moins comme un témoignage, à un instant T, de ce que furent les années punk pour beaucoup d'entre nous. Avec ses recueils de nouvelles on retrouve un peu de cette urgence qui existe toujours, peu ou prou, dans le punk, même 35 ans après, et même si le genre a beaucoup été galvaudé depuis. En même temps, pour un style qui prônait le "no future" pour ne pas dire l'autodestruction (heureusement Sid Vicious n'a pas fait tant d'émules que ça), on peut voir dans sa pérennité même le pied de nez ultime à un establishment, y compris musical, qui l'a tant dénigré, quand il n'a pas cherché à l'exterminer purement et simplement. Le fait que le punk existe encore aujourd'hui est le summum de l'attitude dadaïste que certains revendiquaient à mots couverts il y a 35 ans. Ah ! Qu'il est bon de s'en souvenir. Bref, après un recueil consacré aux Dogs en 2006 (en hommage à Dominique Laboubeé décédé en 2002), et un autre au Clash en 2009, c'est au tour des Ramones de subir les assauts littéraires d'une poignée d'auteurs noirs et punk. Les Ramones, probablement le premier vrai groupe punk de l'histoire... Si l'on se limite à l'espace-temps généralement accepté pour la circonstance. Parce que, comme pour le rock'n'roll, né officiellement en 1954, mais qui existait déjà bien avant avec une certaine forme de rhythm'n'blues, le punk, né au milieu des années 70, avait connu bien des avatars lors de la décennie précédente, notamment avec les groupes garage américains, dont certains utilisaient d'ailleurs déjà le terme "punk", voir avec certains groupes "extrémistes" de la fin des 60's comme les Stooges, le MC5 ou les New York Dolls. Et si l'on rattache le mot punk à celui d'attitude on pourrait même trouver bien des antécédents, simplement en restant dans les milieux artistiques, et, à ce titre, Villon, le jeune Mozart, Sade, Rimbaud ou Godard pourraient sans conteste en revendiquer une part de paternité. Mais contentons-nous donc du punk, mouvement musical né en 1974 aux Etats-Unis, importé en Angleterre l'année suivante, avant d'essaimer sur toute la planète durant les trois dernières décennies et demi. Parce que s'il est une musique universelle c'est bien celle-là, avec les témoignages de l'existence de groupes punk dans des pays aussi improbables que l'Iran, le Myanmar, la Corée du Nord ou l'Afghanistan. Si ! C'est comme je vous le dis. Et là, pour le coup, on se dit que les mecs doivent salement en baver au quotidien, et qu'ils ne doivent pas être des punks de pacotille, dans des pays où ils risquent littéralement

leur peau à chaque carrefour. Mais tout ceci nous éloigne des Ramones, que beaucoup, donc, dont je suis, considèrent comme le premier vrai groupe punk, avec ses chansons de moins de 2 minutes, jouées sur 2 accords, sans solo de guitare, et à la crétinerie de façade complètement assumée et revendiquée (même si elle n'était absolument pas le reflet des facultés intellectuelles de ses membres). On ajoutera des racines puisant jusque dans le rock'n'roll primitif, la surf music débridée, les girls group aguicheurs, ou le garage millésimé débarrassé de ses tics lysergiques, et un look à toute épreuve, frange sur les yeux, perfecto sur t-shirt informe, jeans troués et Converse hors d'âge, épitomé du rogaton de banlieue (ils étaient originaires du Queens, autant dire pour les new-yorkais l'équivalent du fin fond de la Seine St Denis ou du Val d'Oise pour les parisiens), sniffeur de colle, dealer à la petite semaine, et épouvantail à yorkshire. Ils prendront le nom de Ramones en référence au pseudonyme utilisé par Paul McCartney (Paul Ramon), au début des Beatles, quand il descendait dans les hôtels en tournée. En 1976 nos 4 petites frappes sortent leur premier album, et rien ne sera plus jamais comme avant, pour eux comme pour ceux qui les découvriront à travers ce disque (là encore, j'en fus). 20 ans plus tard, après 18 albums officiels et plus de 2000 concerts, les Ramones nous disent adieu presque comme ils étaient apparus, en toute discrétion, sans tralala ni strass ni paillettes, avant que, entre 2001 et 2004, 3 des Ramones nous disent adieu pour de vrai, Joey, Dee Dee et Johnny tombant comme des mouches au tournant de la cinquantaine. Finalement seuls les batteurs auront survécu à la tourmente ramonesque (et C.J., le remplaçant de Dee Dee, mais il était un poil plus jeune aussi), ne nous laissant certains que d'une chose, c'est que le groupe ne connaîtra jamais l'humiliation d'une éventuelle reformation bancale sur fond de tiroir-caisse et de braderie d'un héritage musical sans une seule fausse note. Tout ça pour dire que ce sont donc 18 auteurs qui se sont collés à la tâche de rendre hommage aux Ramones dans ce recueil, le règlement intérieur stipulant que chaque nouvelle devait prendre comme point de départ l'un des 18 albums officiels, que l'action devait se situer l'année de la sortie du disque, et que les Ramones devaient plus ou moins apparaître dans l'histoire. Ce qui, en sus de démontrer les qualités d'écrivain de chaque intervenant, nécessitait également un minimum de connaissance de l'histoire du groupe. Parmi les auteurs de ce recueil, certains étaient déjà de la partie sur les 2 premiers : Thierry Crifo ("Acid eaters" ou comment se cramer les neurones avec un vieux transistor à 2 balles), Jean-Noël Levavasseur (évidemment, "Halfway to sanity", qui revient sur le départ de Ritchie, le batteur, intérimaire de luxe, qui remplaça Marky durant une poignée d'années), Jean-Luc Manet ("Road to ruin", où le fromage de chèvre fait plus de ravages que des fleuves d'héroïne), Pierre Mikailoff ("Rocket to Russia", une uchronie qui finit par rattrapper la réalité, ou comment l'on découvre le côté réac de Johnny), Max Obione ("Too tough to die", qui revient sur l'épisode où Johnny a bien failli se faire définitivement défoncer le crâne à un coin de rue), Jean-Bernard Pouy ("Ramones", dans un exercice de style dont lui seul a le secret, une nouvelle de 132 mots très précisément, tout simplement parce que "Blitzkrieg bop", première chanson du premier album, dure 2 minutes 12, soit 132 secondes, du grand art), Frédéric Prilleux ("Pleasant dreams", qui introduit l'enquêteur Pierre de Gondol [La Baleine] dans l'univers des Ramones). Et parmi les petits nouveaux, on notera une nouvelle signature en la personne du journaliste et écrivain Michel Embareck ("Loco live", l'un des 3 live officiels, nouvelle dans laquelle les Ramones servent de bande-son à ces accidents de la vie si banals, mais aussi si fréquents). Globalement, les nouvelles de ce recueil incluent souvent des détails autobiographiques de la part de leurs auteurs, ce qui les rend d'autant plus "vivantes". On notera que l'ouvrage est complété d'une préface de Tommy Ramone, qui nous raconte quelques souvenirs liés aux tournées françaises du groupe, un avant-propos de Michka Assayas, une chronologie succincte des Ramones, une présentation des différents auteurs, quelques superbes dessins d'Hervé Bourhis, et des photos de Jean-Noël Levavasseur, le tout en 240 pages fort agréables à lire et qui devraient vous donner l'envie, si vous ne les écoutez pas déjà en boucle, de ressortir vos vieux albums de leurs étagères, ou, pour les plus jeunes, de vous plonger dans la discographie de l'un des groupes essentiels de l'histoire du rock'n'roll, tous styles et toutes époques confondus. Et Jean-Noël, si je puis me permettre une petite suggestion pour le prochain, je te balancerai bien, comme ça, les noms des Cramps ou de Motörhead (mais comme le gang de Lemmy est toujours sur la brèche, et que, jusqu'à présent, tu ne t'es intéressé qu'à des groupes qui n'étaient plus en activité... Après, il y a toujours des exceptions pour confirmer les règles).

INTERNET

Ca faisait un petit moment que je n'avais plus de nouvelles du label **Pop The Balloon**, le voilà de retour avec un nouveau site, où vous pourrez trouver, évidemment, toutes les productions maison : www.poptheballoon-records.fr @@@ Pas un numéro sans que je vous bassine avec mes potes de **Chuck Norris Experiment**, celui-ci ne fera pas exception, d'autant que le site de merchandising du groupe vient de faire peau neuve, une occasion en or de vous procurer leurs disques et t-shirts, et même des capotes à leur effigie, effet garanti en société :-): www.chuckgear.com @@@ Echange de bons procédés, l'asso savoyarde **Minimal Chords** soutient la "442ème Rue", je ne saurais donc trop vous engager à aller leur faire un petit coucou virtuel et en apprendre plus sur leurs activités (radio, label, concerts). Si on ne soutient pas ceux qui se bougent, qui le fera ? : <http://www.minimalchords.org> @@@ Après quelques mois de pause, les **Marteaux Pikettes** sont de retour, avec une nouvelle guitariste, Denis (cherchez l'erreur), et un site entièrement relooké : www.lesmarteauxpikettes.com @@@ Infatigable, **Simon Chainsaw**. Après une tournée au printemps, la sortie d'un nouvel album et d'un EP, il entame une nouvelle tournée européenne cet été, avant de revenir au printemps 2012. Ouf ! Pour le suivre dans ses pérégrinations : www.simonchainsaw.com @@@ Après les **Cramps** et les **Kinks**, **Alain Feydri** nous gratifie d'une nouvelle biographie, celle des **Flamin' Groovies**, toujours chez **Julie Production**. Comme le tirage est assez limité, le mieux est encore de passer directement par le site du label pour vous le procurer sans tarder : <http://julieprod.chez-alice.fr> @@@ **The Locomotive Sound Corporation** pratique un indie-rock mâtiné de noise plutôt entraînant et touffu. Ecoutez quelques titres sur leur page : <http://www.noomiz.com/locomotivesoundcorp> @@@ **Worn-Out** est un groupe qui revendique diverses influences, parmi lesquelles le hardcore aussi bien que le stoner ou le death metal, bref c'est du lourd qui vous gratte la couenne jusqu'à l'os. Ames sensibles s'abstenir : <http://www.worn-out.eu> @@@ **Frozen Dawn** sont espagnols, et jouent un black-métal old-school plutôt confiné, habituellement, dans des contrées plus nordiques. Ils viennent de sortir leur premier album, et vous pouvez télécharger leur précédents EP sur leur site : <http://www.frozendawn.com> @@@ **Big Dez** c'est du boogie rock flambé au Jack Daniels et poché au poulet frit. Ils viennent de sortir un nouvel album à la pochette aussi flippante qu'un régiment de nonnes en mission évangélique, mais à la musique pour le moins juteuse : www.bigdez.com @@@ Le label rennais **Beast Records** nous abreuve toujours de bonnes galettes bien baveuses, gorgées de rock'n'roll authentique, de blues cramé ou de country fiévreuse, le catalogue et la boutique en ligne vous attendent : www.beast-records.com @@@ Toujours vaillants les **Washington Dead Cats**, pas encore momifiés ni zombifiés, la preuve avec un site récemment relifté : www.washingtondeadcats.com @@@ Les éditions **Rytrut** viennent de publier l'autobiographie de **Joey Shithead**, membre fondateur du groupe canadien **D.O.A.**. Le bouquin s'appelle "Moi, Shithead - Toute une vie dans le punk", ça a le mérite d'être clair, et, quand on connaît l'intégrité du groupe, on se dit que le bouquin doit être passionnant. Plus de renseignements sur le site de l'éditeur : <http://rytrut.free.fr> @@@ Le new-yorkais **Reid Paley** a récemment enregistré un album en duo avec **Black Francis** (des **Pixies**). En attendant la sortie du disque en septembre, qui s'annonce prometteur, vous aurez déjà quelques renseignements sur cette affaire ici : reidpaley.com @@@ Programme chargé cet été pour **7 Weeks** avec l'enregistrement de 2 albums, une bande-son pour un film de Bob Clark ("Death dream/ Dead of night" de 1974), et leur prochain "vrai" album. De quoi s'en mettre plein les oreilles à la rentrée : www.7weeks.fr @@@ Les **Dwarves** s'étaient faits bien discrets ces derniers temps, mais le printemps leur fut bénéfique puisqu'ils nous ont gratifié coup sur coup d'une tournée européenne (on ne les avait pas vus en France depuis plusieurs années), et d'un nouvel album. Profitez-en pour aller leur dire combien vous les aimez, ça les incitera peut-être à revenir bientôt par chez nous : <http://www.thedwarves.com> @@@ Après une pause pipi de 10 ans (z'avaient une grosse envie) et une conception de 4 ans (sont pas éjaculateurs précoces, savent se retenir), **Aggressive Agricultor** nous reviennent sans pesticide ni défoliant avec un nouvel album de punk-hardcore et de tracteur-métal qui sent bon le purin et la paille fraîche. Ont-ils tué le cochon pour l'occasion ? Vous en saurez peut-être plus (ou pas) si vous allez les titiller d'un peu plus près (n'oubliez pas vos bottes) : <http://aggressiveagricultor.free.fr> @@@ **Marilouiz** est un groupe qui pratique un rock pêchu, chiadé et plutôt pas mal foutu, avec un chant en français nettement moins neuneu que la moyenne.

A découvrir sur : www.marilouiz.com @@@ Ca y est, la liste de distro **Fraggle Rock** vient d'ouvrir sa boutique en ligne. Ca ratisse large, du punk au classique, des disques aux fanzines, du neuf à l'occasion, vous devriez donc pouvoir y trouver votre bonheur : www.fragglerockmusic.com @@@ Les californiens de **Zebrahead** viennent de sortir leur nouvel album, à la croisée des chemins entre **Offspring** et **Roger Miret & the Disasters**, ça bastonne grave tout en restant mélodique : www.zebrahead.com @@@ **Grand Cafes** sont norvégiens et puisent leur inspiration dans la scène de Detroit, toutes tendances confondues, donnant un mix rock'n'soul du meilleur effet : <http://www.grandcafe.cc> @@@ Le label espagnol **Sunthunder**, non content d'avoir fait paraître en Europe le dernier album en date de mon vieux pote **Joey Skidmore**, a récemment sorti des disques de **Kevin Junior**, de **Dave Kusworth** ou de **Los Tupper**. Leur dernière production, un single vinyl, propose un duo entre **Nikki Sudden** et **Joey Skidmore** en face A, et un inédit de **Dave Kusworth** accompagné de **Los Tupper** en face B. Si ça n'est pas une preuve de déférence, je ne sais pas ce qu'il vous faut : www.sunthunder.net @@@ **Bourbon Street** est un groupe français, mais dont le cœur bat du côté du delta au Mississippi ou de Chicago, avec un blues au plus près des racines du genre, comme en témoignent leurs reprises (**Tampa Red**, **Blind Blake**, **Elmore James**, **BB King**, **Sonny Boy Williamson**). C'est foutrement bien fait : <http://bourbon.street.free.fr> @@@ **Otto** est un jeune groupe toulousain qui joue dans la cour squattée depuis longtemps par **Birthday Party** ou **Nick Cave**. Leur rock en transe est envoûtant et démoniaque (et puis des gens qui reprennent **Screamin' Jay Hawkins** ne peuvent pas être foncièrement mauvais non ?) : www.ottototto.com @@@ Les suisses de **Hillbilly Moon Explosion** font un rock'n'roll de très grande classe et alignent les disques sans faux pas ni temps mort. L'alliance du charme et de l'électricité. <http://www.hillbillymoon.com> @@@ Oh yeah !!! Le groupe franco-germano-anglais **Curlee Wurlee** nous revient avec un nouvel album, et, d'un seul coup, l'horizon s'illumine. Pour en apprendre plus et écouter leur web-radio : <http://www.curleewurlee.com> @@@ www.gastonlagaffe.com Je dois l'avouer sans fausse honte, **Gaston Lagaffe** est dans le Top 10 de mes héros (enfin, héros, c'est vite dit) de BD préférés. Je dois dire que je me retrouve bien dans son j'm'en-foutisme indémodable, dans sa flemmardise incurable, et dans son détachement face à ce monde de fous qui nous entoure (si on s'y implique trop, on aurait quand même tendance à sortir le flingue, non ?). Sous l'égide de **Marsu Productions**, l'éditeur détenteur des droits de Gaston, on peut toujours trouver ses albums en librairie, même si, il faut bien le dire, on commence à se perdre dans les diverses rééditions, qui ne correspondent plus vraiment aux couplages des albums originaux, au point de se demander, à chaque fois, si on a déjà ce "nouvel" album, ou pas. Sans compter le recyclage en tout genre, comme en témoignent les dernières parutions en date, les albums compilatoires "Gaston et la biodiversité" (le côté écolo avant l'heure de Gaston) et "L'amour de Lagaffe" (la relation avec **M'oiselle Jeanne** est tout sauf "simple", en même temps, avec Gaston, rien n'est vraiment simple), et les 2 tomes du "Dico de Gaston", soit le petit Lagaffe illustré de A à Z, très utile au demeurant. Le site propose donc de se replonger dans la saga Lagaffe, en commençant par un portrait d'**André Franquin**, son créateur, et des principaux personnages de la série. Au fil des



pages on découvrira aussi tout un tas de petits trucs marrants, comme des applications pour Iphone et Ipad (un chamboule-tout et une superballe), une galerie de dessins de Gaston au fil des années (ou comment suivre l'évolution du trait de Franquin), des photos d'oeuvres de fans (dessins, poupées, sculptures, tatouages, véhicules, mon coup de coeur allant d'ailleurs à une moto aux couleurs de la Fiat 509 de Lagaffe), des mini dossiers (Comment Franquin dessine Gaston, ou quelques-unes des recettes évoquées dans les gags, comme les huîtres au chocolat ou les moules aux fraises, je me suis toujours demandé si quelqu'un avait déjà tenté de les recréer "pour de vrai"), des jeux et des goodies (ecards, fonds d'écran, j'en ai profité pour changer le mien, écrans de veille, pointeurs de souris). Enfin quelques liens vous redirigeront vers des sites consacrés à Franquin ou au **Marsupilami** (autre création de génie du dessinateur).

<http://hyen.multimania.com/>

Un site sans prétention (vaut mieux d'ailleurs, vu qu'il ne semble plus être mis à jour depuis une dizaine d'années) consacré aux **héroïnes de comics**, et notamment à la série **Danger Girl**, avec une présentation des principaux personnages de la saga, et de leurs auteurs, **J.Scott Campbell** (Gen 13), **Chris Bachalo** (Steampunk, Generation X) et **Michael Turner** (Fathom, Witchblade). Comme tout site consacré à la BD qui se respecte, celui-ci propose quelques belles galeries d'images. Outre celles consacrées à Danger Girl, on notera celles évoquant **Fathom**, **Gen 13**, **Battle Chasers**, **Steampunk** ou **Tomb Raider**, sans parler de celle, par le webmaster lui-même, montrant quelques pin-ups ma foi fort avenantes. Pas pléthorique comme site (français d'ailleurs), mais, pour un truc en jachère, on apprécie le fait que quasiment tous les liens fonctionnent encore, ce qui n'est pas toujours le cas, loin de là. Le seul problème c'est qu'il traite de séries qui ne sont pratiquement plus disponibles dans notre pays, quand elles existent même encore aux Etats-Unis (ce qui est évidemment, et hélas ! le cas pour celles de Michael Turner, décédé en 2008).



<http://www.intheredrecords.com/>

In The Red est un label, certes peu connu, mais ô combien important sur la scène indépendante américaine. Il suffit d'ailleurs de jeter un oeil sur quelques-uns des groupes de son catalogue pour s'en rendre compte. Si l'on s'en tient aux groupes en activité, les noms des **Spits**, **Oh Sees** (putain de gang, sur scène notamment), **Kid Congo & the Pink Monkey Birds** (oui, l'ex guitariste du **Gun Club**, des **Cramps** ou de **Nick Cave**), **Dirtbombs**, **Davila 666**, **Demon's Claws** ou **Mark Sultan** devraient suffire à baliser le territoire d'**In The Red**. Mais il en est d'autres, comme les **Oblivians** ou les **Demolition Doll Rods**, qui ont, eux aussi, marqué de leur empreinte une certaine forme de rock'n'roll fortement imprégné de blues. Ce site propose d'ailleurs une page de présentation de tous les groupes ayant sévi sur le label à un moment ou à un autre, histoire d'avoir une première approche de ce petit monde. Et puisqu'il faut bien manger (ou, en tout cas, vendre un peu de disques pour en produire d'autres) vous trouverez une boutique en ligne pour vous procurer toute cette bonne camelote. Malheureusement, cette

boutique est quasiment illisible à cause de caractères trop petits, et, de plus, blancs ou rouges sur fond noir, ce qui, pour moi en tout cas, est carrément réhhibitoire. Dernière page notable, celle des liens, essentiellement musicaux et cinématographiques, démontrant, s'il en était encore besoin, l'éclectisme des gens d'**In The Red**, mais on n'en doutait pas un seul instant.



www.multimania.com/freddylynxx

Il est fort dommage que **Freddy Lynxx** ait pratiquement mis fin à ses activités musicales, mais il a connu tant de désillusions dans sa carrière qu'on peut comprendre. Ce site est sa page perso, malheureusement plus mise à jour depuis 2000, ce qui correspond à peu près à son retrait de la chose rock'n'rollienne. Peu de pages, mais néanmoins intéressantes, comme une grosse fiche signalétique, 2 interviews, parues respectivement sur le site australien **I-94 Bar** et dans le fanzine français **Abus Dangereux**, un historique musical de Freddy, depuis les **Aristochattes** jusqu'à ses collaborations avec **Jeff Dahl**, **Nikki Sudden** ou **Kevin K** en passant par les **Jet Boys** (ne pas confondre avec le groupe japonais homonyme) et ses premières parties de **Johnny Thunders**, personnage qui l'aura durablement marqué, une discographie exhaustive, mais arrêtée elle aussi à 2000, excluant donc les quelques galettes sorties depuis, et, enfin, un tour report de sa tournée avec Kevin K à la fin des années 90. Le bonhomme reste attachant, et a toujours des tas d'anecdotes à raconter, espérons juste qu'il reprenne sa guitare un de ces jours.



I'M GONNA DRIVE YOU
LIKE A SHOOTING STAR
LIKE A SHOOTING STAR
LIKE A SHOOTING STAR

